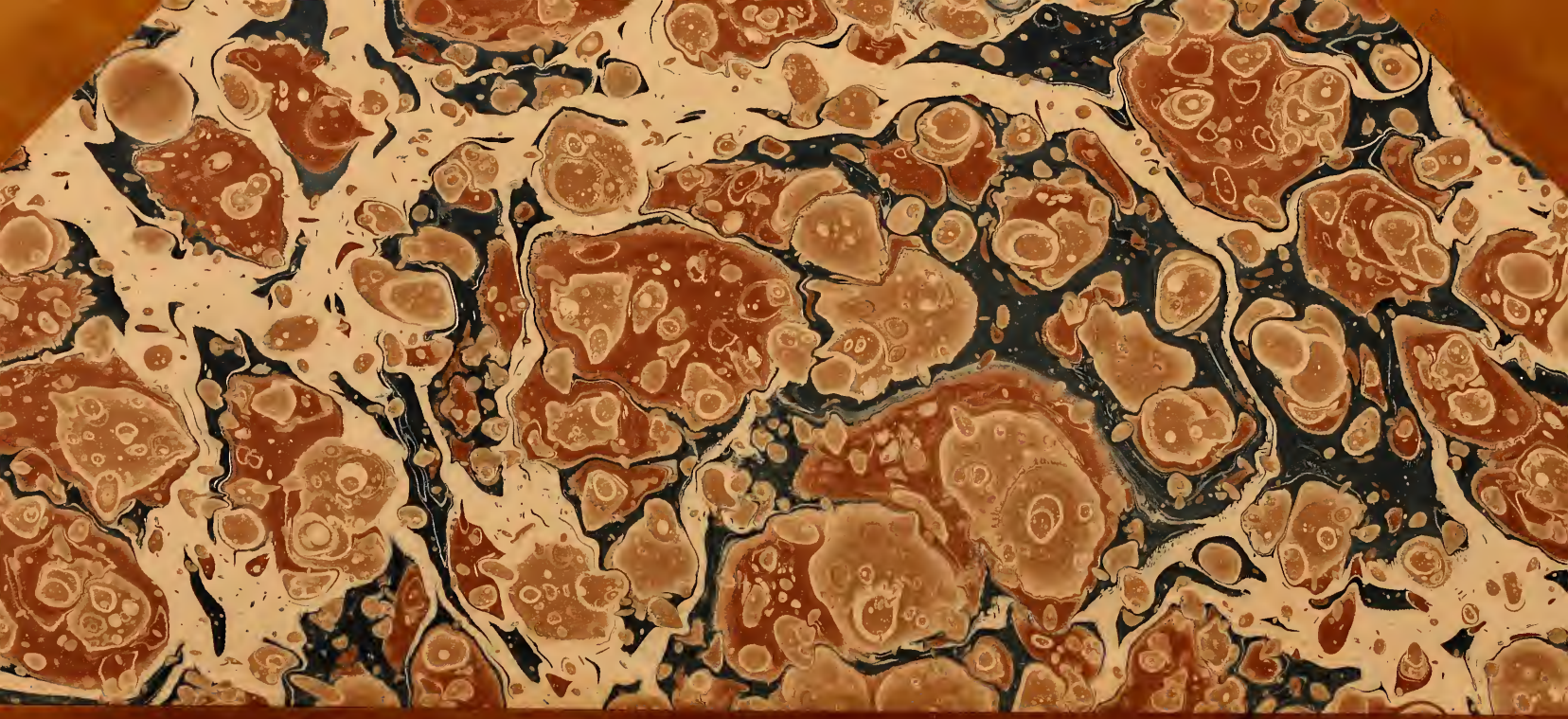


John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
281.11

LETTRE
SUR
L'HOMME
ET SES
RAPPORTS.

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo : juvat integros accedere fonteis.
Lucretius.

A PARIS.

M. DCC. LXXII.

P. S. E. Mr. J. Adams

XX
ADAMS
261.11

AVERTISSEMENT

DE

L'EDITEUR.

Libellum exhibeo, captu non adeo facilem, & qui non tantum ingenium in Lectore requirat, sed etiam attentionem mentis præcipuam, & cupiditatem incredibilem cognoscendi rerum causas.

J. Kepler Dioptrice.

Jamais la liberté de la presse n'a été plus grande que de nos jours; & quoiqu'il seroit préjudiciable à nos connoissances, & même dangereux, de lui donner un frein, il est pourtant inconvestable, que le nombre des pro-

grès que nous lui devons dans les Sciences & dans les Arts, égale à peine celui des maux réels qu'elle nous cauſe du côté de la Morale.

La prodigieuſe quantité d'écrits dans lesquels on prêche ouvertement l'Athéiſme, & où l'on prétend de détruire, & ſouvent de rendre ridicules les notions de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, l'immortalité de l'Ame, la néceſſité d'une Religion quelconque, & la réalité des mœurs, eſt un mal d'autant plus grand, qu'il nous affecte dans un ſiecle où le ton philoſophique regne par-tout, & où le jargon des ſciences & de la philoſophie eſt le langage à la mode : d'où il

réſulte que les eſprits médiocres, qui ſont toujours le grand nombre, prennent ſouvent les déclamations les plus abſurdes, énoncées avec grace, & marquées au coin de ce jargon, pour des démonſtrations ſans replique.

Voilà ce qui m'a fait réſoudre de publier ce petit écrit, marqué au coin de la Philoſophie, & dans lequel on verra, à ce qu'il me paroît avec évidence, que la ſeule raiſon, en ſe ſervant d'expériences ſimples, & dégagées des altérations que ſouvent l'imagination & les préjugés leur apportent, ne ſauroit jamais nous mener aux ſyſtêmes de matérialiſme & de libertinage.

Je demande pardon à l'Auteur, de la liberté que je prends de disposer de son ouvrage; & je souhaite qu'il soit plus flatté d'avoir cherché la vérité avec succès, qu'il ne seroit faché, si, faute de le comprendre, des esprits foibles s'allarmoient de ses singularités apparentes.

LETTRE
SUR
L'HOMME
ET SES
RAPPORTS.

MONSIEUR,

C'eſt autant pour ſatisfaire à ce que vous deſirez de moi, que pour mon propre amuſement, que j'ai mis dans un eſpece d'ordre les recherches que je vous adreſſe. Elles

roulent sur la nature de l'homme, sur celle des choses qui sont hors de lui, & sur les rapports qu'il peut avoir à ces choses.

Je veux croire que bien des personnes me reprocheroient le peu d'étendue & le peu de clarté de ce petit Ecrit; mais en m'adressant à vous, j'ai profité de l'avantage de pouvoir former cette étendue & cette clarté sur la composition de votre tête.

Si vous trouviez pourtant des masses d'ombre trop grandes & des vuides immenses dans mon tableau, vous songerez, je vous prie, que le sujet est grand, souvent ob-

ſeur, & pouſſant quelquefois ſes racines profondes dans des faces de l'Univers qui ne ſont pas tournées du côté de nos organes, & même jusque dans l'abyme des êtres.

Songez encore que c'eſt beaucoup, qu'un ciel couvert & ſombre ſe change en nuages iſolés, dont les interſtices au moins permettent à l'œil avide de percer jusqu'à la voute étoilée.

Un Etre qui a la faculté de ſentir, ne ſauroit avoir une ſenſation d'une autre ſubſtance, que par le moyen des idées, ou des images, qui naiſſent des rapports qui ſe trouvent entre cette ſubſtan-

ce & entre cet Etre ou ce qui la ſépare de cet Etre, & que j'appelle organe: c'eſt-à-dire, que j'appelle organe non ſeulement l'œil qui voit, mais auſſi la lumiere réfléchie de deſſus l'objet; non ſeulement l'oreille qui entend, mais auſſi l'air mis en oſcillation par les mouvements de l'objet.

Cet Etre, en recevant l'idée d'un objet, ſe ſent paſſif; car il ne peut ceſſer d'avoir l'idée, ſi la modification de l'objet & celle des organes reſte la même.

Il ſe ſent paſſif, & par conſéquent, il ſent qu'il y a un objet, ou une cauſe de l'idée, hors de lui; & ſi pluſieurs de

ces Etres ont à-peu-près la même ſenſation, la conviction en devient d'autant plus grande.

L'objet exiſte donc réellement hors de lui, mais comme l'idée eſt le réſultat des rapports entre l'objet & la modification des organes, il en conclut, que parmi toutes les manieres d'être de cet objet, ſe trouve auſſi la maniere d'être dont il a la ſenſation par l'idée, c'eſt-à-dire, que cet objet, vis-à-vis de lui & de ſes organes, exiſte réellement tel qu'il lui paroît : ce qui détermine le fonds qu'on peut faire ſur les idées primitives que nous recevons par l'organe.

Je vous prie d'avoir toujours cette réflexion devant les yeux, puisque c'eſt elle ſeule qui nous donne le droit, pour ainſi dire, d'aſpirer à la connoiſſance de la vérité.

Cette acquiſition des idées primitives, commune à l'homme & à la brute, n'eſt presque rien encore pour conſtituer l'Etre penſant.

Ces idées primitives s'évanouïſſent totalement à l'abſence des objets ; par conſéquent, il eſt impoſſible qu'un Etre puiſſe comparer deux objets dont les actions ſur ſes organes ne coëxiſtent pas dans le même temps, s'il ne ſe ſert d'un moyen pour fixer ces

idées, c'eſt-à-dire, à moins qu'il ne ſe ſerve de ſignes.

Je définirai proviſionnellement les ſignes, par des ſymboles diſtincts qui répondent aux idées. L'idée étant donnée, le ſigne paroitra; & réciproquement, le ſigne étant donné, l'idée qui lui répond ſe manifeſte.

Il faudra vous avertir, que je conſidére ici l'Etre qui a la faculté de ſentir, comme individu, abſolument iſolé, & ne faiſant pas partie d'une ſociété; & que, par conſéquent, j'ai conſidéré les ſignes uniquement comme des inſtruments pour rappeller les idées, & nullement comme des mo-

yens pour communiquer les idées d'un Etre à l'autre.

Les premiers ſignes naturels ſont les effets de l'objet ſur l'organe; ainſi l'objet lui-même eſt le ſigne de l'idée qui lui répond; mais comme l'objet, qui eſt hors de l'Etre qui a la faculté d'acquérir des idées, dépend peu ou point de cet Etre, il s'enſuit que cet Etre reçoit toutes ſes idées au hazard, c'eſt-à-dire, lorsque le ſigne, ou, ce qui eſt ici la même choſe, lorsque l'objet paroît. Il faut excepter ces cas, où la velléité de cet Etre a le pouvoir phyſique de retenir quelque temps l'objet, c'eſt-à-dire, le ſi-

gne, & par conſéquent l'idée.

C'eſt de cette eſpece de ſignes qu'en général presque tous les animaux paroiſſent ſe ſervir: l'objet étant lui-même le ſigne qui lui répond, leur velléité ne ſauroit ſe rappeller ces ſignes, & par conſéquent ils ne ſauroient penſer ni faire des projets, que ſur les idées des objets qui coëxiſtent réellement devant eux (*).

(*) *Inter hominem & beluam hoc maxime interest, quod hæc tantum, quantum ſenſu movetur, ad id ſolum, quod adeſt, quodque præſens eſt, ſe accommodat paululum admodum ſentiens præteritum aut futurum.* Cicero de Officiis.

Lorsque j'aurai parlé de la raiſon, je ferai voir un peu plus diſtinctement en quoi conſiſte la différence entre notre façon de penſer, & entre celle des animaux.

Ainſi, pour qu'un Etre, qui a la faculté de recevoir des idées, penſe, raiſonne ou projette, il faut qu'il ait des ſignes qui ne ſoient pas les objets, mais qui répondent aux objets, & dont il ſoit parfaitement le maître.

Cet Etre peut ſe procurer, de mille manieres différentes, des ſignes qui lui rappellent ſes idées. Il n'a qu'à faire coëxiſter avec l'idée, ou avec le dernier mouvement

des

des fibres qui produit l'idée, quelque choſe qui dépende de ſa velléité, un ſon de ſa voix, un mouvement de ſon corps, une certaine modification de choſes hors de lui, & qui ſe trouvent directement ſous l'empire de ſes organes; & pourvu que chaque ſigne réponde toujours à la même idée, il aura le pouvoir de faire coëxiſter en apparence pluſieurs objets, & de les comparer enſemble.

Nous avons conſidéré la façon d'acquérir les idées, celle de les rappeller, & quel fonds on peut faire ſur la véracité de leurs repréſentations: il s'agira maintenant

de voir ce que c'eſt que la Raiſon & le Raiſonnement.

L'Etre qui a la faculté de ſentir, & par conſéquent celle d'acquérir des idées, ou, ce qui eſt la même choſe, la faculté contemplative ou intuitive, a donc des ſenſations vraies ou des objets qui ſont actuellement hors de lui, ou de la modification préſente de ſes organes, & rien de plus: mais l'Etre qui joint à cette faculté intuitive, celle de pouvoir ſe rappeller ſes idées par le moyen des ſignes, peut faire agir cette faculté ſur autant d'objets à la fois qu'il pourra faire coëxiſter en quelque façon en apparence par le moyen des idées.

C'eſt cette faculté intuitive qu'on appelle Raiſon, & ſon application aux idées, Raiſonnement.

Ce qui conſtitue le degré de perfection dans les Intelligences, c'eſt la quantité plus ou moins grande d'idées coëxiſtantes que ces Intelligences pourront offrir & ſoumettre à leur faculté intuitive.

L'Intelligence qui ſeroit abſolument parfaite, pourroit, dans toute la force du terme, faire coëxiſter pluſieurs idées; ainſi, de deux Intelligences, la plus parfaite ſera celle qui portera pluſieurs idées le plus près de la coëxiſtence abſolue.

Par exemple: ſoit a . D : : D . x . Soit encore $a = 2\,b$, $b = 2\,c$, $c = 2\,D$. Suppoſons que quatre Intelligences ſe rappellent les idées de a, b, c, D, & x, & de tous les rapports que je viens de dire.

La premiere, qu'on ſuppoſe faire coëxiſter presque toutes ſes idées, ſentira d'abord que $x = \frac{a}{64}$: elle compare d'abord a avec x, ſans égard à tous les rapports intermédiaires, ou plutôt elle ſent tous ces rapports dans le même inſtant.

La ſeconde trouvera d'abord ſouvent de-même, que $x = \frac{a}{64}$, mais elle aura paſſé rapidement par tous les rapports intermédiaires.

La troiſieme commence par ranger ſes idées en ordre, depuis la plus ſimple jusqu'à la plus compoſée. Elle compare enſuite les deux les plus ſimples, & elle tire une concluſion, c'eſt-à-dire, qu'elle acquiert une nouvelle idée de rapport. Cette nouvelle idée, elle la compare avec l'idée la moins compoſée de toutes les ſuivantes; elle tire une concluſion; & avec la nouvelle idée qui en réſulte elle continue la même manœuvre, & parvient à la fin à la même vérité.

La quatrieme, qui ne ſauroit faire coëxiſter à-peu-près que deux de ces idées, ou

deux de ces rapports, ne pourra juger laquelle de toutes ces idées eſt la plus ſimple ou la plus compoſée : elle penſe au hazard : elle va comparer le rapport de *a* à *b*, à celui de *c* à D; ou bien celui de *b* à *c*, à celui de D à *x*, dont il n'y a aucune concluſion, aucune vérité, aucune nouvelle idée à tirer, faute de l'intuition des idées ou des rapports intermédiaires.

Dans le premier exemple, c'eſt le génie qui ſent.

Dans le ſecond, c'eſt l'eſprit qui devine, qui ſe hâte, & qui peut ſe tromper.

Dans le troiſieme, c'eſt la ſagacité qui cherche & qui trouve.

Dans le quatrieme, c'eſt la ſtupidité errante & aveugle.

Il eſt évident, par ce que je viens de dire, que le raiſonnement n'eſt autre choſe que l'application ſimple de la faculté intuitive aux idées préſentes, & coëxiſtantes autant que poſſible; que la nouvelle vérité n'eſt qu'une & la même avec les vérités de la comparaiſon desquelles elle réſulte; & enfin, que c'eſt du génie qu'il faut attendre les vérités grandes & éloignées: de la ſagacité, les vérités claires & ſenſibles pour tout le monde: de l'eſprit, les vérités & les erreurs: & de la ſtupidité, les ténebres.

Ce qu'on a décoré ſouvent du nom de Philoſophie, n'eſt proprement que la lie, qui demeure après l'efferveſcence de l'imagination.

Comme, d'un côté, il n'y a rien de ſi extravagant que cette eſpece de Philoſophie n'ait imaginé, & que, de l'autre, il falloit ſubvenir à l'aveuglement de la ſtupidité, on a inventé une Logique pour tenir l'une un peu en bride, & pour porter, s'il ſe peut, un foible rayon de lumiere jusque dans le cahos de la ſtupidité.

Notez, je vous prie, que cette Logique artificielle eſt poſtérieure à la faculté intuitive,

tive, qui eſt la ſeule Logique véritable.

L'Etre qui a la faculté de ſentir, a trois moyens naturels par leſquels il peut recevoir des idées.

1°. Par l'action des objets, qui met les organes en mouvement.

2°. Par le mouvement accidentel des organes.

3°. Par le mouvement imprimé aux organes par le moyen des ſignes.

Il eſt important de conſidérer maintenant le degré de clarté des idées qui naiſſent de ces trois moyens.

L'Idée qui réſulte de la préſence de l'objet, a toute

la clarté requiſe, ſans confuſion.

L'Idée produite par le mouvement accidentel des organes, eſt beaucoup moins claire, & très ſouvent confuſe.

L'Idée que la velléité rappelle par le ſigne, a beaucoup moins de clarté encore; mais elle eſt bien terminée, & ſans aucune confuſion.

On pourroit meſurer ces degrés de clarté par l'expérience.

Lorsqu'on rêve en dormant, & que la ſcene du ſonge ſe paſſe de plein jour, il faut faire attention au moment du réveil, &, en ouvrant les yeux, comparer la

clarté du vrai jour, avec celle du jour qu'on vient de quitter; & l'on verra, que la différence entre l'idée produite par l'objet réel & préſent, & entre celle qui eſt occaſionnée par le mouvement accidentel des organes, eſt immenſe.

Lorsqu'on s'amuſe à ſuivre une démonſtration géométrique, ou à jouer aux échecs les yeux fermés, on ſent la diſtance qui ſe trouve entre la clarté des idées imprimées par l'objet réel, & celle des idées qui paroiſſent à l'avertiſſement du ſigne.

Dans les ſonges on découvre ſouvent des vérités géo-

métriques, qu'on avoit cherché en vain pendant ſes veilles. Dans les ſonges l'homme eſt communément plus réſolu & plus déterminé que dans ſes veilles: il a plus de peur & plus de courage: j'oſe dire qu'il raiſonne plus juſte, parce que ſa faculté intuitive ne contemple presque que des idées préſentes & coëxiſtantes, non rappellées par les ſignes, & par conſéquent plus fortes que les idées de rappel; & j'ajoute, qu'il eſt plus vrai. L'homme dans ſes ſonges eſt tout à ſon caractere. Qu'un homme me donne l'hiſtoire fidele de ſes ſonges, je lui donnerai le tableau par-

fait de ſon caractere moral. Alexandre ne prit jamais la fuite en ſonge.

Il paroîtra enfin, que les mouvements des derniers fibres de l'organe, occaſionnés par l'état accidentel du corps, ſont beaucoup plus forts que ceux qu'on imprime par le moyen des ſignes.

Si l'on conſidere maintenant, que la plupart des animaux ſont plus déterminés & plus réſolus dans leurs actions que la plupart des hommes, on comprendra aiſément, quelle doit être l'eſpece de différence entre l'état intellectuel des animaux & entre celui de l'homme.

L'animal n'a pas de ſignes arbitraires, & par conſéquent il n'a pas la faculté de ſe rappeller à volonté les idées des objets; ce qui ôte à ſa faculté intuitive une quantité immenſe d'idées à contempler.

Voyons la quantité & la qualité des idées qui lui reſtent.

Pour la quantité, elle eſt formée par les idées qu'il a reçues par l'impreſſion actuelle des objets, & par quelques idées acceſſoires que l'apparition de l'objet, en qualité de ſigne, lui rappelle. Par exemple, un chien a été battu par un homme: ce chien manque de ſignes arbitraires, n'a

pas la faculté de ſe rappeller à volonté l'idée de cet homme & des coups qu'il a reçus; mais auſſi-tôt que l'homme paroît, cet homme eſt le ſigne qui lui rappelle l'idée des coups reçus, de la douleur qu'il a ſentie, &c: ſur ces idées, alors coëxiſtantes, il raiſonnera juſte.

Pour la qualité des idées qui lui reſtent, les idées qu'il reçoit de l'objet préſent ſont auſſi fortes que celles que l'homme en reçoit, exception faite de la perfection de l'organe, qui peut être plus grande ou moindre dans tel ou tel animal. Elles ſont les ſuites du mouvement des fibres

de l'organe occaſionné par la préſence de l'objet ; & les idées acceſſoires réſultent du mouvement que ces fibres ont imprimé à des fibres voiſines, qui autrefois avoient été mis en mouvement par des objets, qui alors avoient réellement coëxiſté avec l'objet qui ſert maintenant de ſigne.

L'animal reçoit encore des idées en ſonge par l'état accidentel de ſon corps, & de la même façon que l'homme les reçoit ; mais la quantité de ces idées doit être proportionnée à celle des idées qu'il peut acquérir en veillant.

Il s'enſuit, premierement, que la faculté intuitive de l'a-

nimal ne ſauroit agir que ſur les idées que les objets ou le beſoin de ſes organes lui donnent au hazard.

Secondement, que les idées coëxiſtantes, qui compoſent les ſeuls ſujets ſur leſquels la faculté intuitive applique ſa meſure, ſont en très petit nombre, ſi on la compare à la quantité immenſe d'idées que la velléité de l'homme peut faire coëxiſter & comparer.

Troiſiemement, que l'animal recevant presque toutes ſes idées également claires, il a des paſſions plus également fortes, & il a, pour ainſi dire, plus de caractere national dans ſon eſpece que n'en a

l'homme ; ce qui pourroit ſervir de réponſe à la queſtion de Philémon,

Τί ποθ' ὁ Προμηθεὺς, ὃν λέγουσ' ἡμᾶς πλάσαι
Καὶ τ' ἄλλα πάντα ζῶα, τοῖς μὲν θηρίοις
Ἔδωκ' ἑκάστῳ κατὰ γένος μίαν φύσιν.

Enfin, il paroît par ce que je viens de dire, que, ſans compter la poſſibilité que la faculté de ſe ſervir de ſignes arbitraires ſoit adhérente à l'eſſence de l'homme, les animaux, pour ce qui regarde la faculté intellectuelle, ſont infiniment au-deſſous de lui.

Il paroît encore que ce qu'on appelle inſtinct, eſt le jugement ou le réſultat néceſſaire qui doit ſuivre l'action de la faculté intuitive ſur quelque peu d'idées ſimples & claires, coëxiſtantes.

Nous venons de conſidérer l'Etre qui a la faculté de ſentir, de penſer, & de raiſonner. Paſſons maintenant à la contemplation de l'homme, comme Etre agiſſant; & voyons s'il eſt ſimple ou compoſé, ſujet à la deſtruction, ou d'une eſſence durable.

1. Un corps en repos, ou dans un mouvement uniforme, perſiſte par ſa nature dans ſon état de repos, ou

dans ſon mouvement uniforme.

2. Un corps ne ſauroit donc paſſer du repos au mouvement, ou du mouvement uniforme à un mouvement accéléré, que par l'action d'une choſe qui n'eſt pas ce corps.

3. Le corps de l'homme, par un acte de ſa velléité, paſſe du repos au mouvement, ou du mouvement à un mouvement accéléré.

4. Ainſi le corps de l'homme eſt mis en mouvement, ou ſon mouvement eſt accéléré, par l'action d'une choſe qui n'eſt pas ce corps.

5. Il s'enſuit, que le principe moteur de ce corps, que

nous appellons l'ame, eſt une choſe différente de ce corps.

1. Il eſt contradictoire, qu'une choſe quelconque détruiſe une propriété eſſentielle de ſoi-même, puisqu'il eſt de ſon eſſence d'avoir cette propriété; ainſi elle ſe réduiroit elle-même au néant.

2. Une propriété eſſentielle du corps en mouvement, eſt de perſiſter à ſe mouvoir dans la même direction.

3. Or l'homme, d'un acte de ſa velléité, change la direction du mouvement de ſon corps.

4. Par conſéquent l'homme, s'il n'étoit autre choſe que ſon corps en mouvement,

détruiroit une propriété eſſentielle de ſon corps en mouvement.

5. Il s'enſuit encore, que le premier moteur de ce corps, que nous appellons l'ame, eſt une choſe différente de ce corps.

1. Les idées que nous avons des choſes, dérivent du rapport qui ſe trouve entre les choſes & notre façon d'appercevoir & de ſentir.

2. Il eſt poſſible que nous ayions une idée de tout ce qui eſt étendu & figuré.

3. La moindre particule de notre corps eſt étendue & figurée.

4. Par conſéquent il eſt poſ-

ſible que nous ayions une idée de la moindre particule de notre corps.

5. Mais l'idée eſt le réſultat du rapport qui ſe trouve entre la particule & celui qui apperçoit.

6. Par conſéquent ce qui apperçoit eſt autre choſe que la particule, & l'ame une choſe différente du corps.

1. L'idée que nous avons d'action & de force, nous vient de la difficulté que nous trouvons à changer le rapport local des choſes.

2. Changer le rapport local des choſes, ſuppoſe donc une action.

3. Or un corps en mouve-

ment change à tout inſtant de rapport local.

4. Par conſéquent, à tout inſtant ce corps obéit à une action préſente & réelle.

5. Mais ſans obſtacles ce corps perſiſtera éternellement à ſe mouvoir d'une façon uniforme.

6. Par conſéquent, le principe mouvant qui eſt dans ce corps en mouvement, & qui le fait mouvoir, exiſte & agit éternellement.

7. Ainſi, lorsqu'on conſidere le mouvement dans ſoi-même, le mouvement eſt une action unique, uniforme & éternelle.

1. La cauſe n'eſt cauſe de l'effet,

l'effet, qu'en produiſant l'effet.

2. Par conſéquent, l'effet eſt l'effet ou la ſuite néceſſaire de la cauſe qui le produit.

3. Par conſéquent, les effets ſont proportionnels à leurs cauſes.

4. Donc, comme naître, croître, vieillir & mourir, ſont les effets néceſſaires d'une cauſe, dont la façon d'être conſiſte dans la coëxiſtence ſucceſſive de parties ; ainſi le mouvement, comme tel, ou cette action unique uniforme & éternelle, eſt l'effet néceſſaire d'une cauſe unique, uniforme & éternelle.

Il ne ſera pas hors de pro-

pos de faire ici une réflexion au ſujet d'*éternel*; & je vous prie de vous reſſouvenir des ſuites de cette réflexion, partout où je parlerai de la matiere.

On prend ſouvent une choſe éternelle par ſa nature, pour une choſe qui exiſteroit par ſoi-même. Il eſt vrai qu'une choſe qui exiſteroit par ſoi-même, ſeroit néceſſairement éternelle par ſa nature; mais il ne s'enſuit pas, que toute choſe éternelle par ſa nature, exiſteroit par ſoi-même.

Ce qui, pour ne pas exiſter, n'auroit beſoin que d'être décompoſé, n'eſt pas éternel par ſa nature.

Ce qui, pour ne pas exiſter, auroit beſoin d'être détruit, eſt éternel par ſa nature.

Tout ce qui tombe ſous nos ſens, un animal, une plante, une pierre, un édifice, en tant que ces choſes tombent ſous nos ſens, ſe trouve dans le premier cas: nous voyons que le mouvement ſe trouve dans le ſecond; & je prouverai que la matiere, en tant que matiere, s'y trouve de-même.

Ce qui eſt décompoſible juſqu'à extinction d'eſſence, ou juſqu'à-ce qu'il ceſſe d'être ce qu'il eſt, n'eſt pas éternel par ſa nature. Un arbre con-

ſumé par les flammes a ceſſé d'être arbre; mais la matiere comme matiere ne ſauroit être décompoſible jusqu'à extinction d'eſſence, puisque la derniere particule eſt toujours encore étendue figurée & impénétrable par ſa nature: par conſéquent la matiere, en tant que matiere, pour ne pas exiſter, auroit beſoin d'être détruite; & ainſi elle eſt éternelle par ſa nature.

Mais dans l'exemple du mouvement nous avons vu, que ce qui eſt éternel par ſa nature peut avoir eu un commencement: par conſéquent il n'eſt pas impoſſible que la matiere, en tant que matie-

re, éternelle par ſa nature, ait eu un commencement. Je dis plus : non ſeulement ce n'eſt pas impoſſible, mais je prouverai qu'elle a du avoir un commencement de toute néceſſité.

Ce qui exiſte par ſoi-même, & dont l'eſſence eſt d'exiſter, exiſte néceſſairement, & néceſſairement d'une façon déterminée. Exiſtant néceſſairement, il ſeroit contradictoire qu'il n'exiſtât pas, ou qu'il exiſtât d'une façon autrement déterminée.

Or ſuppoſons pour un moment, que les dernieres particules de la matiere ſoient des cubes, il n'impliqueroit au-

cune contradiction que ce fuſſent des ſphéroïdes, des octoëdres, &c. par conſéquent la matiere n'exiſte pas néceſſairement d'une façon déterminée. Il n'eſt pas contradictoire, qu'au lieu de cette particule il n'exiſtât que de l'étendue : par conſéquent la matiere n'exiſte pas néceſſairement, & l'exiſtence n'entre pas proprement dans ſon eſſence; ainſi elle n'exiſte pas par ſoi-même, mais par un autre.

Mais revenons encore à l'ame.

Cette cauſe unique, uniforme & éternelle, cette ame, ne ſent ſon exiſtence, qu'au

moment où elle acquiert des idées de choſes qui ſont hors d'elle.

Elle ſent qu'elle eſt autre que tout ce dont elle a des idées ; qu'elle eſt autre que tout ce qui eſt hors d'elle. Tout ce qui eſt hors d'elle, & dont elle a des idées, eſt le point d'appui d'où elle part pour arriver à la conviction de ſa propre exiſtence. Ce point d'appui ôté, c'eſt-à dire, les organes anéantis, par où elle pourroit avoir des idées des choſes de dehors, elle ne ſauroit avoir aucune ſenſation de ſon exiſtence. Ce ſont ſes deſirs, ſa faculté attractive, qui l'avertiſſent qu'el-

le eſt. Elle ne ſent qu'elle agit, que par l'idée de la réaction. Sans la réaction, elle n'auroit aucune idée de ſa velléité. Anéantiſſez pour un moment toute réaction, il faut pourtant que la velléité, ou la faculté de pouvoir agir, reſte, quoiqu'elle ne ſe manifeſte que par la réaction. Ainſi, conclure de l'état de l'ame pendant un profond ſommeil, qu'elle n'exiſte pas, c'eſt une concluſion bien peu philoſophique.

Pour avoir des idées, pour penſer, pour agir, elle a beſoin d'organes. Son action, ou l'impulſion qu'elle imprime aux choſes de dehors, eſt par

par ſa nature éternelle & indeſtructible, en tant qu'elle n'eſt pas contradictoire à l'impulſion plus grande, imprimée à la nature par les mains du Créateur.

Lorsque nous nous tournons avec une grande rapidité, lorsque nous courons, lorsque nous ſautons, nous ſentons diſtinctement l'indeſtructibilité de ce mouvement, que notre velléité a imprimé dans notre corps; & cette velléité même n'eſt pas en état de le détruire, à moins que, par le moyen des organes, elle n'appelle à ſon ſecours, les forces imprimées à toute la nature, pour les faire ſervir

directement contre le mouvement qu'elle ſeule pourtant a inſpiré.

Il n'y a peut-être qu'une ſeule organiſation, dans les faces de l'univers que nous connoiſſons, à laquelle elle puiſſe s'attacher tellement, qu'elle puiſſe agir ſur cette organiſation; mais une fois attachée à ces organes, tout ce qui eſt homogene à ces organes devient organe pour elle. Elle tient à toutes les faces de l'univers qu'elle connoît: elle agit ſur toutes ces faces, comme ſur ſon propre corps, à proportion de l'intenſité de l'action qui émane de ſa velléité, vis-à-vis de la force des

loix de la nature, qui dérivent des émanations de la velléité suprême.

La raison pour laquelle l'homme doute encore de l'immortalité & de l'indestructibilité de son ame, après des démonstrations & des preuves aussi claires, est, qu'il ne se sent, ni ne se voit, que dans les choses hors de lui. Peu de têtes sont faites pour une abstraction absolue, & on s'accoutume plus aisément à prêter à l'ame une certaine modification, qui quadre plus ou moins avec les idées vagues & superficielles qu'on se forme de ses actions, qu'à approfondir la nature de ses actions,

pour monter delà à la nature de l'eſſence de l'ame.

Prouvez à la chenille l'état de bonheur qui l'attend : elle doute, & finit par croire que Dieu ne la deſtine qu'à ſe traîner le long d'une feuille, à en ronger les bords, & à ſe conſumer enfin pour le bien d'autrui; tandis que déjà ſon ame eſt attachée à un principe phyſique, qui dans peu de temps la fera folatrer dans les airs, voler de fleurs en fleurs, vivre de la roſée, & goûter à longs traits les plaiſirs les plus purs de l'amour.

Comme dans les raiſonnements précédents, je ne me ſuis mis nullement en peine

des conſéquences qu'on en pourroit tirer, je crois qu'avant que de paſſer à la contemplation des choſes qui ſont hors de l'homme, il ſera néceſſaire de répondre à quelques objections.

1°. Dans les ſonges nous recevons les idées comme pendant nos veilles; & ſuivant le raiſonnement de tantôt il faudroit conclure, que les choſes dont nous paroiſſons avoir les idées, exiſtent telles qu'elles nous paroiſſent; tandis que ces choſes n'exiſtent nulle part que dans les images, ou dans les idées qui naiſſent du mouvement accidentel des organes.

Sans répéter ce que j'ai dit par rapport à la clarté des idées que nous avons dans nos ſonges, ſans répéter que, pendant nos veilles, la ſenſation de pluſieurs êtres de notre eſpece acheve de nous convaincre de l'exiſtence des choſes hors de nous; je remarque ſeulement, que dans nos ſonges, dans nos rêves, dans le délire, nous croyons voir des choſes, mais des choſes compoſées, & compoſées de parties que nous avons vu réellement pendant nos veilles, par les images ou idées primitives que ces parties réellement exiſtantes ont produit par leurs actions ſur les der-

nieres fibres de l'organe.

Ainſi il eſt toujours vrai, que les parties qui compoſent ce monſtre, ou ſpectre imaginaire, exiſtent, ou ont exiſté réellement, & même telles qu'elles nous l'ont paru.

2°. Pour énerver en quelque façon la démonſtration de l'hétérogénéité de l'ame & du corps, la ſeule choſe qu'on pourroit dire, à ce qu'il me ſemble, ſeroit, que je ne raiſonne que ſur la nature de cette matiere groſſiere qui tombe ſous nos ſens, & que pourtant, ſelon toutes les apparences, la matiere aura une infinité de propriétés eſſentielles, autres que celles que

nous lui connoiſſons; & qu'ainſi j'aurois dû être plus circonſpect à conclure, ſur le peu de propriétés connues de la matiere.

On ne ſauroit rien affirmer ou nier de choſes dont nous ne ſentons ni la poſſibilité, ni l'impoſſibilité, ni l'exiſtence, ni la non-exiſtence; & comme ces autres propriétés ſuppoſées ſe trouvent dans ce cas, on n'en ſauroit tirer aucun argument quelconque.

Mais ſuppoſons que la matiere ait une infinité de propriétés eſſentielles qui nous ſont inconnues, il eſt parfaitement impoſſible qu'une choſe quelconque ait deux pro-

priétés eſſentielles contradictoires, c'eſt-à-dire, que la matiere ſoit figurable & non figurable, étendue & non étendue, &c. en même temps. Or je ſai de ſcience certaine, que la matiere eſt entr'autres figurée, étendue, &c. par conſéquent il eſt abſolument impoſſible, que, parmi l'infinité des propriétés eſſentielles ſuppoſées, ſe trouvent des propriétés, par lesquelles la matiere ſeroit non-figurée, non-étendue, &c; ainſi les concluſions tirées des arguments fondés ſur la connoiſſance de cette matiere groſſiere, n'ont rien de hazardé.

3°. De la démonſtration de

l'immortalité de l'ame s'enſuivra, que l'ame de l'homme, celle de l'animal, un reſſort, comme également cauſe du mouvement, qui eſt éternel par ſa nature, ſont également éternels par leur nature.

Il eſt vrai que l'ame de l'animal paroît auſſi éternelle que celle de l'homme. Je dis paroît, puisque je ne ſaurois apprendre de l'animal ce qu'il ſent. Je puis l'affirmer par rapport à l'homme, parce que je ſuis homme, & que, par conſéquent, je raiſonne ſur des vérités que je ſens. Si l'on m'accuſe d'approcher trop l'animal de l'homme, il faut ſe reſſouvenir de ce que j'ai

dit tantôt, au ſujet de la faculté intellectuelle de l'animal, & ſur la poſſibilité que l'uſage des ſignes arbitraires fût adhérent à notre eſſence. D'ailleurs cette réflexion n'eſt dictée que par notre orgueil, notre envie, & notre vanité.

Pour ce qui regarde le reſſort, j'aurai tantôt à en parler; mais il faut remarquer ici, que le reſſort eſt un corps mis en mouvement par une cauſe hors de lui.

4°. Si la velléité, ou la ſpontanéité de l'homme, n'eſt pas prouvée, ce que nous appellons velléité pourroit bien n'être qu'un accident, qui dérive du premier mouvement

imprimé à la nature par les mains du Créateur, ou du mouvement adhérent à la nature.

Vouloir qu'on prouve la velléité de l'homme, c'eſt vouloir qu'on prouve ſon exiſtence. Pour celui qui ne ſent pas ſon exiſtence, lorsqu'il reçoit des idées de choſes hors de lui, & pour celui qui ne ſent pas ſa velléité, lorsqu'il agit ou deſire, ils ſont autre choſe que des hommes, & on ne ſauroit rien affirmer de leur eſſence.

Mais comme je ſens que cette réponſe ne ſatisferoit guere des Philoſophes matérialiſtes, qui pourroient dire,

avec quelque apparence de raiſon, que je ne fais proprement ici qu'éluder la queſtion, je me trouve obligé de répondre d'une façon un peu plus diſtincte.

Pour prouver que la velléité réſide dans l'ame, & qu'elle n'eſt pas l'effet d'une cauſe étrangere, il ſuffit de conſidérer la volonté dans les cas où il eſt impoſſible qu'elle parvienne à ſon but, c'eſt-à-dire, dans ces cas, ſi fréquents, où elle paſſe notre pouvoir.

Poſons que la velléité ſoit l'effet néceſſaire d'une cauſe phyſique, que la volonté veuille produire un effet phyſi-

que, que cet effet devra être le déplacement d'un poids de cent livres, & que cette volonté n'ait des moyens ou des forces que pour cinquante; il faudra néceſſairement, qu'au moment où elle compare ſes cinquante livres de force avec les cent livres du poids par l'action, cette volonté ſoit ou anéantie, ou négative, ou continue. Mais on dira, que le cas que je ſuppoſe eſt exactement celui du reſſort. Sans entrer ici dans la recherche de la nature du reſſort, d'ailleurs infiniment curieuſe, je réponds, que les moyens que la volonté emploie peuvent être à la vérité dans le cas du

reſſort, mais non la volonté elle-même. Poſons qu'un reſſort, avec une force de cinquante livres, agiſſe contre un obſtacle de cent livres; il eſt vrai que l'action du reſſort n'eſt ni anéantie, ni rendue négative, mais qu'elle reſte permanente. Mais ce reſſort ne continue ſon action que d'une façon uniforme, c'eſt-à-dire, avec la force de cinquante livres, de-même que les moyens que la volonté emploie, & qui en valent autant. Or ſi la volonté étoit une modification cauſée par les impulſions de parties quelconques de la matiere, il faudroit en bonne phyſique l'un des

trois, ou que cette volonté devînt négative, ou qu'elle fût anéantie, ou que ſon intenſité reſtât la même uniformément à celle des moyens employés, c'eſt-à-dire de la valeur de cinquante livres. Mais ni l'un ni l'autre n'arrive dans ces cas : la volonté paſſe outre & en veut encore au déplacement des cent livres.

Ce qui eſt très remarquable, c'eſt qu'on trouve ſouvent par l'expérience, que l'intenſité de la volonté s'accroît à proportion que les obſtacles augmentent. Poſons que dans ma tête ſe forme l'idée d'un bel édifice, que je

ne me contente pas de cette idée, mais que la volonté me vienne de la réaliſer tellement, qu'il exiſte un édifice conforme à cette idée. Poſons encore que je parvienne, à force de fraix & de travaux, à me bâtir cet édifice. Poſons enfin, que tout ſoit matiere dans l'univers. Il s'enſuit, que depuis l'idée primitive jusqu'à la formation de l'édifice, tout s'eſt paſſé de matiere à matiere, & de mouvement à mouvement. Mais une force quelconque produit ſon effet, & rien de plus. Or il eſt ſenſible, que la force qui a dirigé quelques particules de matiere dans mon cerveau,

pour former la primitive idée, eſt bien petite en comparaiſon de la force qu'il a fallu pour élever & placer les maſſes énormes qui compoſent le bâtiment. Par conſéquent il faut de toute néceſſité, que cette force primitive ſoit de nature à pouvoir prendre des accroiſſements prodigieux par elle-même, & qu'on trouve dans la matiere une augmentation progreſſive autonome de maſſe, ou dans le mouvement une accélération intrinſeque d'intenſité : ce qui eſt contradictoire à tout ce que nous ſavons de la matiere ou du mouvement ; & par conſéquent la volonté qui a pro-

duit l'édifice, n'eſt ni une force modifiée par le mouvement de la matiere, ni une modification de la matiere; mais elle eſt de nature à pouvoir donner elle-même du mouvement à la matiere, & à pouvoir modifier ou accélérer ce mouvement, ſans quoi il ſeroit du tout impoſſible qu'il exiſtât aucune production de l'induſtrie des hommes ou des animaux.

Après avoir démontré, que la nature de la velléité eſt directement contraire & répugne à ce que nous ſavons des qualités eſſentielles de la matiere & du mouvement, la liberté de cette volonté n'eſt

pas à beaucoup près ſi incompréhenſible.

Il me paroît que ceux qui ont combattu la liberté, ont fait des fautes groſſieres. Ils on dit, l'homme ſage doit prendre de deux partis néceſſairement le parti le plus ſage; & c'eſt, ce me ſemble, proprement ſubſtituer l'effet à ſa cauſe. Le parti ſage à prendre devient la cauſe, & le choix à faire devient l'effet. On devroit dire, l'homme ſage prend néceſſairement le parti le plus ſage, parce qu'il veut être ſage. Ils ont dit, il n'y a point d'effet ſans cauſe; d'accord: mais ils n'ont pas prouvé que toute cauſe

fût effet; & on a pris gratuitement ce qu'on appelle la volonté pour un effet: c'eſt poſer ce qui eſt en queſtion.

Poſons que j'aie à choiſir de A & de B. Je choiſis A; & l'on me ſoutiendra que mon choix n'a pas été libre, mais néceſſaire. J'avoue que je ne ſaurois prouver le contraire par l'effet, uniquement parce que le choix eſt fait, & ne peut ſe refaire; mais voulant faire la recherche de la liberté, pourquoi prend-on la choſe un moment après le choix, c'eſt-à-dire, lorsque la liberté ne ſauroit plus ſubſiſter, & pas le moment avant, lorsqu'elle exiſte encore? C'eſt

alors que je ſuis tellement libre, que je puis faire dépendre le parti que je vais prendre de votre volonté ou de celle d'un tiers. Par conſéquent le parti que je prendrai ne dépend pas des cauſes qui feront que vous le trouvez bon, juſte, ou ſage, mais uniquement de ma volonté, qui ne ſait rien des impulſions qui vous dirigent. Si l'on dit que ma ſoumiſſion à votre volonté eſt néceſſaire, on prend encore la choſe après le fait, & alors cela eſt auſſi inconteſtablement vrai, qu'il eſt inconteſtablement faux avant le fait.

Paſſons à préſent à la contemplation des choſes qui ſont hors de l'homme.

L'homme ne voit d'abord hors de lui que matiere, changement & mouvement; mais il voit la matiere si distinctement divisée, & les changements & les mouvements tellement réguliers, qu'il est parvenu à connoître la matiere assez pour la modifier à ses fins, & les mouvements & les changements assez pour en deviner les loix. L'un se prouve par l'usage que l'homme fait de ces modifications de la matiere, & l'autre par la certitude avec laquelle il prédit l'avenir en Astronomie, Agriculture, &c. Ce qu'il ignore, c'est l'essence de cette matiere, le méchanisme des

changements qu'il voit dans cette matiere, & l'origine primitive du mouvement.

Pour ce qui eſt de la connoiſſance de l'eſſence de cette matiere, auſſi longtemps que l'ame recevra les ſenſations des choſes par des moyens, elle ne connoîtra l'eſſence de quelque choſe que ce ſoit. L'homme ne ſait abſolument pas ce que cette matiere eſt, mais il ſait de ſcience certaine, qu'elle eſt entr'autres ce qu'il voit.

Voulant agir ſur un corps, ou ſur la matiere, il ſent une réaction: il conclut, que du moins le corps pâtit, autant que lui-même agit.

Lors-

Lorsqu'il tend ou comprime un reſſort, il ſent une réaction conſtante & durable; & lorsqu'il lâche un peu le reſſort, il ſent qu'il eſt lui-même paſſif, & il en conclut, que dans le reſſort il y a un principe d'action.

Faiſant la même expérience avec un autre reſſort, il aura les mêmes effets : mais lorsqu'il tend ou bande ce reſſort par la preſſion de l'autre, également tendu, il ne voit aucun effet; mais il conclut de la premiere expérience, que ces deux reſſorts agiſſent l'un contre l'autre, ſans fin & ſans ceſſe. Il voit dans la gravité, dans l'inertie, dans

l'attraction, une action & réaction continuelle, & il conclut de cette réflexion, jointe aux expériences des reſſorts, que tout eſt reſſort, & qu'il y a beaucoup plus de principes d'action dans l'univers, que d'effets. Ces actions & ces réactions, par rapport aux effets, paroiſſent bien ſe détruire mutuellement; mais dans la réalité elles reſtent éternellement vivantes & agiſſantes.

Ce qui fait qu'une choſe eſt ce qu'elle eſt, c'eſt proprement ce qu'on appelle inertie. Ce qui fait qu'une choſe eſt à l'endroit où elle eſt, ou de la maniere dont elle eſt

par rapport aux autres choſes, c'eſt proprement ce qu'on appelle attraction.

Ces deux forces adhérentes à la matiere, ou à l'univers phyſique, paroiſſent donc, comme j'ai dit, agir l'une contre l'autre en direction oppoſée. Mais voyons, s'il vous plait, de plus près, la nature de ces deux forces.

L'attraction agit en raiſon des maſſes ou des quantités de matiere, & en raiſon des quarrés des diſtances. Mais l'inertie, c'eſt-à-dire, la force avec laquelle une choſe eſt ce qu'elle eſt, ou plutôt le dégré d'indeſtructibilité d'une choſe, eſt auſſi en raiſon

de la quantité de matiere, & en raiſon de ſa poroſité, ou, ce qui eſt encore la même choſe, en raiſon des quarrés des diſtances des parties qui la compoſent. J'en conclus, que ces deux forces ne ſont encore qu'une & la même dans leur principe; & l'univers, avec cette ſeule force, cette ſeule tendance à l'union, ſeroit bientôt réduit à l'unité. Par conſéquent il faut plutôt chercher les cauſes des changements de génération, de végétation, de caducité, & de deſtruction, dans la modification des parties qui compoſent les individus, que dans la contrariété apparente de

l'inertie & de l'attraction.

Si j'appelle à mon ſecours l'expérience, après avoir perfectionné mes organes autant que poſſible, je trouve toujours la matiere compoſée de parties homogenes & hétérogenes.

Or il eſt à prouver, qu'un certain nombre de parties homogenes & uniformes compoſeront, par l'attraction, un tout beaucoup plus indeſtructible qu'un certain nombre de parties hétérogenes, puisque le centre de gravité de ce tout, ou de cet individu, coïncide néceſſairement avec le centre géometrique de l'individu, formé par la coagula-

tion des parties homogenes & uniformes : d'où je conclus, que la premiere coagulation d'un certain nombre de parties homogenes & uniformes doit faire naître néceſſairement un principe de régularité.

Ce principe de régularité conſtitue les premieres ſemences de tous les individus phyſiques, & détermine dans chaque ſemence la modification de tous les individus qu'elle doit produire pendant les ſiecles que cet univers phyſique exiſtera (*).

(*) Πάντα δὲ τὰ ἀνομοιομερῆ σύγκεῖται ἐκ τῶν ὁμοιομερῶν. Ariſtoteles Περὶ Ζώων.

Mettez en terre la ſemence d'une fleur, d'une plante, dans un endroit où ni la terre, ni l'eau, ni l'atmoſphere, ne lui fourniſſent des parties homogenes à celles qui la compoſent; aucun effet ne réſultera de cette culture : mais en mettant la même ſemence dans un terrein où elle trouve des parties homologues à ſon eſſence, elle en attire, elle en entaſſe, la plante croît; mais l'attraction d'homogénéité ou l'inertie diminue, parce que le principe de régularité s'affoiblit; & enfin, parvenue à une maſſe telle, que l'attraction générale, ou la gravité, ſurpaſſe cette inertie

affoiblie, ou cette attraction diminuée d'homogénéité, la plante tombe & finit; mais elle finit néceſſairement par des parties ſemblables à ſa ſource, & dont le principe régulier, cette inertie, cette attraction primitive d'homogénéité, ſe venge encore de la deſtruction de ſa mere plante ſur l'attraction univerſelle.

Quelles expériences n'y auroit-il pas à faire ſur ce principe! Car de ce que je viens de dire ſuit néceſſairement, que pluſieurs individus, dans les trois regnes, contiennent des parties prolifiques dans bien d'autres endroits que

ceux qui nous paroiſſent uniquement formés pour la génération. Chaque particule du Polype, de la Trémella, du Ver ſolitaire, eſt ſemence. Combien de plantes qui produiſent leurs ſemblables par leurs oignons, leurs racines, leurs tiges, leurs feuilles! Tout le regne minéral eſt ſemence.

Par ce que je viens de dire, il paroîtroit au premier abord aſſez évident, que l'univers phyſique, compoſé de parties homogenes & hétérogenes, pourroit, par le ſeul principe de l'attraction, produire toutes les viciſſitudes que nous remarquons dans la modifica-

tion des individus qu'il contient; & l'on peut même se faire une légere idée de cette opération, avec l'aiman & de la limaille de fer. Mais ce jeu ne sauroit être de longue durée : car si c'est la même loi par laquelle les choses sont ce qu'elles sont, & par laquelle elles tendent à l'union, l'univers physique seroit où bientôt, ou dans un temps déterminé & fini, réduit à une seule masse, dont les parties n'auroient entre elles aucun rapport d'où pût résulter un effet; ainsi il faut nécessairement, que ces parties aient encore une direction de mouvement détermi-

née, qui empêche cette union totale.

Nous voyons la choſe diſtinctement dans la force centrifuge.

Figurez-vous une Planete, qui parcourt une orbite quelconque autour de ſon Soleil. L'attraction anéantie, la Planete prendra ſon chemin d'une façon uniforme dans la tangente de ſon orbite. Par conſéquent cette Planete a dans ſoi, ou a reçu d'ailleurs, une direction de mouvement qui eſt autre que celle qui la méneroit à ſon foyer; & il paroît par les premiers principes de méchanique, que, quelque que ſoit cette direc-

tion, pourvu qu'elle ſoit autre que celle de l'attraction vers l'Aſtre principal, elle ſuffit pour empêcher néceſſairement l'union.

Si maintenant on ſuppoſe, que les parties homogenes ou uniformes de l'univers, dont les premieres coagulations forment les ſemences ou le principe de régularité, ſoient les ſeules qui n'aient pas reçu ce mouvement étranger, ou bien les ſeules qui l'aient reçu dans la direction vers leurs ſemblables, c'eſt-à-dire, dans celle de leurs attractions mutuelles, & que les parties hétérogenes ſoient les ſeules qui aient, ou qui aient reçu des

mouvements, dans des directions autres que celles de leurs attractions, & qui par conſéquent permettent bien une approximation quelconque, mais qui empêchent abſolument une parfaite union ; on verra du moins, qu'il ne paroît pas impoſſible que le méchaniſme des changements dans l'univers ſoit tel que je viens de le décrire.

Nous avons vu plus haut, que l'ame, par ſa velléité, a la faculté d'imprimer un mouvement qui eſt éternel.

Mais comme il s'agiroit ici de la propagation des ames, ſouffrez plutôt, qu'à la place de mes conjectures, je finiſſe

cette partie de ma lettre par une expérience des moins connues & des plus ſingulieres.

Prenez un chien ou quelqu'autre animal mâle, qui depuis quelques jours n'ait approché d'aucune femelle de ſon eſpece. Comprimez avec la main ſes vaiſſeaux ſpermatiques, tellement que la liqueur ſéminale en ſorte. Obſervez cette liqueur au microſcope; & vous trouverez un nombre prodigieux de ces particules, ou de ces animalcules de Leeuwenhoek, mais toutes en repos, & ſans aucun ſigne de vie. Qu'enſuite on faſſe entrer dans la chambre une femelle de la même eſpece du

mâle, & qu'elle ſoit en chaleur. Que ces deux animaux, ſans s'accoupler, faſſent quelques tours de la chambre. Prenez le mâle, & examinez de nouveau ſa liqueur ſpermatique : vous trouverez tous ces animalcules non ſeulement vivants, mais nageant tous dans la liqueur, qui eſt d'ailleurs épaiſſe, avec une rapidité prodigieuſe.

Je le répete, ſans l'idée de la réaction l'ame n'a aucune idée ni de ſes actions, ni de ſa velléité.

La troiſieme choſe que l'homme ignore, c'eſt le premier principe du mouvement : mais qu'il appelle encore l'ex-

périence à ſon ſecours. Il voit à la vérité, par toute la nature, changement de mouvement, de rapport local, de direction; mais dans aucun cas, ſans exception dans toute la nature, il ne voit ni ne s'apperçoit diſtinctement d'aucune naiſſance ou commencement de mouvement, ſans s'appercevoir que la cauſe primitive de ce mouvement eſt la velléité d'un Etre animé; & il en doit conclure néceſſairement, par analogie, que dans tous les autres cas où il n'a pas une perception claire de la naiſſance ou du commencement du mouvement, la velléité d'un tel Etre eſt la cauſe

cauſe primitive de tout mouvement.

Avant que de paſſer à la partie qui regarde l'homme en ſociété, remarquons encore que l'homme, tel que nous l'avons conſidéré jusqu'ici, ne voit dans l'univers qu'action & réaction, reſſort, & force agiſſante. Il voit dans l'attraction, & dans la force centrifuge, deux agents univerſellement répandus par toute la nature, un effort, un combat continuel entre deux principes contraires; & comme il eſt contradictoire qu'une choſe qui exiſte par elle-même ait deux principes oppoſés, il en conclut ſûrement,

que l'univers ne ſauroit exiſter par ſoi-même, & que par conſéquent il exiſte par un autre.

Lorsqu'il contemple les modifications réciproques de pluſieurs choſes particulieres, par exemple, de l'œil, abſtraction faite du nerf optique, & uniquement conſidéré comme une modification de pluſieurs corps diaphanes, il voit, que pour former cet œil il a fallu une géométrie ſi prodigieuſement tranſcendante & profonde, qu'elle paſſe infiniment tout l'effort de l'eſprit humain, puisqu'il peut démontrer, que ſans cette profonde géométrie, & les combinaiſons infi-

nies qui en réſultent dans la modification de cet œuil, il eſt du tout impoſſible que l'œil produiſe l'effet qu'il produit (*): & s'il réflechit encore, que cette prodigieuſe modification a dû ſe faire dans la premiere ſemence, ou dans le premier individu, tellement qu'elle pût ſubſiſter dans tous les individus à naître pendant

(*) Ceux qui ſont verſés dans la Géométrie optique, pourront voir cette réflexion beaucoup plus détaillée dans un Mémoire de l'illuſtre Euler, ſur la loi de réfraction des rayons de différentes couleurs, par rapport à la diverſité des milieux par lesquels ils paſſent. Voyez l'*Hiſtoire de l'Académie Royale de Berlin*, de l'année 1753.

une infinité de ſiecles, il conclut, que l'auteur de l'univers phyſique, & des individus qu'il contient, eſt un Etre Intelligent ; & comme il ſe ſent ſoi-même intelligent, il compare cette grande Intelligence à la ſienne, & il trouve une diſtance infinie.

Voilà tout ce que l'Etre qui a la faculté de recevoir, de rappeller, & de comparer des idées, conſidéré comme individu, peut ſavoir de l'exiſtence de ſon auteur. Pour ſes rapports à ce Dieu, pour les devoirs qui pourroient en réſulter, pour les attributs de cet être immenſe, il n'en ſau-

roit avoir aucune idée ; & il pourra dire avec le ſage Philémon,

Θεὸν νόμιζε καὶ σέβε, ζήτει δὲ μή.
Πλεῖον γὰρ εὑρεῖν ἄλλο τοῦ ζητεῖν ἔχεις.

Je vais plus loin : je dis, ſi cet être individu pouſſe encore ſes recherches, pour arriver, s'il ſe peut, à la connoiſſance du Créateur ; s'il réfléchit, qu'une infinité de milliarts de mondes, tels que le nôtre, eſt un rien ; qu'il y a non ſeulement de la poſſibilité, mais de la probabilité, d'une progreſſion infinie

d'organes qui feroient connoître une progreſſion infinie de faces de l'univers, ſeulement dans cette proportion, *comme la face tangible eſt à la face viſible, ainſi la face viſible eſt à une autre face*, &c. il parviendra à une idée ſombre d'un tout autre univers : & s'il réfléchit encore, que ce riche total n'eſt qu'une penſée du Dieu ſuprême, il regarde cette épouvantable Puiſſance avec une horreur ſacrée; il ſent ſon anéantiſſement, ſans ſentir aucun rapport; & cette connoiſſance obſcure, ſtérile, & triſte du Dieu, le rendroit le plus malheureux des Etres.

Nous verrons d'abord, qu'il s'en faut beaucoup que ce soit-là le fort de l'homme ; mais remarquez en passant, quel seroit celui de l'animal, s'il avoit une connoissance de la Divinité.

Comme l'organe du tact développe à l'homme individu l'univers en tant que tangible, comme l'ouïe & l'air lui développent l'univers en tant que sonore, comme la vue & la lumiere lui, développent l'univers en tant que visible ; ce qu'il appelle cœur ou conscience, & la société avec des Etres homogenes, lui développent l'univers en tant que moral.

Il n'y a pas plus d'incommenſurabilité entre la face morale de l'univers & la face viſible, qu'entre la face viſible & la face ſonore, ou qu'entre la face ſonore & la face tangible, &c. & toutes ces différentes faces de l'univers, dont nous avons des perceptions par ces différents organes, ſont également & diſtinctement ſoumiſes aux facultés contemplatives & agiſſantes de l'homme.

L'Amour, la Haine, l'Envie, l'Eſtime, ſont des mots qui expriment des ſenſations auſſi diſtinctes, que ceux d'Arbre, d'Aſtre, de Tour, de *Ut*, de *Re*, de *Mi*, de doux, d'amer,

d'amer, d'aigre, d'odeur de Roſe, de Jaſmin, ou d'Oeuillet, de froid, de chaud, de dur, de mol.

S'il ſe trouve de la différence entre la préciſion & la netteté de nos perceptions de ces différentes faces, il faut s'en prendre au peu d'exercice de l'organe qui eſt tourné vers telle ou telle face, ou à la contrainte qu'aura pu lui donner telle ou telle modification de la ſociété.

Dans la modification actuelle de la ſociété, nos organes de la vue & de l'ouïe ſont les plus exercés & les moins contraints; ceux du goût, de l'odorat, du tact, & du cœur,

ſont plus contraints & moins exercés, & par conſéquent nous avons actuellement des perceptions plus claires des faces viſibles & ſonores de l'univers, que de ſes faces morales, tangibles, &c.

Afin de procéder avec quelque ordre dans la contemplation de l'homme en ſociété, il faut commencer à examiner de plus près cet organe, qui jusqu'ici n'a pas de nom propre, & qu'on déſigne communément par cœur, ſentiment, conſcience ; cet organe, qui eſt tourné vers la face, ſans comparaiſon, la plus riche & la plus belle de toutes celles que nous connoiſſons, & dans

laquelle réſident le bonheur, le malheur, & presque tous nos plaiſirs & toutes nos peines; cet organe enfin, qui nous fait ſentir notre exiſtence, puisqu'il nous fait ſentir nos rapports aux choſes qui ſont hors de nous, tandis que nos autres organes ne nous font ſentir que les rapports des choſes hors de nous à nous.

Comme l'organe de l'ouïe & de la vue ne ſe manifeſteroit pas à l'homme qui en ſeroit doué, s'il n'y avoit de l'air & de la lumiere, ainſi le cœur, la conſcience, ne ſe manifeſte dans l'homme qu'au moment où il ſe trouve au

milieu d'autres êtres animés, d'autres velléités agiſſantes en direction contraire, ou conforme à ſa velléité. C'eſt alors que les paſſions & les deſirs entrent en foule, que l'ame acquiert ſon élaſticité, ſe ſent, s'aime, s'eſtime, & reconnoît ſa ſource.

C'eſt ici que je ſens avoir beſoin de votre indulgence. Le chemin peu frayé que je prends dans ces recherches, m'obligera ſûrement à quelque déſordre apparent, à des redites fréquentes, & à mettre ſouvent les mêmes idées dans des jours différents, afin que nous nous familiariſions avec elles, & pour que nous

ne tombions pas dans l'erreur de les rejetter parce qu'elles ſont nouvelles, ou de les admettre à cauſe d'un côté brillant, qui dériveroit peut-être uniquement de leur nouveauté.

Comme la vue & la lumiere me donnent des idées des choſes viſibles, dont j'apperçois les rapports par ma faculté contemplative ou intuitive, & par conſéquent les loix que ces choſes ont entre elles, & qui dérivent de ces rapports; ainſi le cœur & la ſociété, ou la communication avec des êtres penſants, avec des velléités, des cauſes primitives, des principes primitifs d'ac-

tion, me donnent des idées de velléités agiſſantes, dont j'apperçois les rapports par ma faculté intuitive, & par conſéquent les loix que ces velléités ont entre elles, qui dérivent de ces rapports: ce qui me montre une partie de la face morale de l'univers.

Mais cet organe, ce cœur, qui me donne des ſenſations de cette face de l'univers, differe de nos autres organes principalement, en ce qu'il nous donne une ſenſation d'une face dont notre ame, notre *moi*, fait partie; ainſi, pour cet organe le *moi* lui-même devient un objet de contemplation, & par conſé-

quent cet organe ne nous donne pas seulement, comme nos autres organes, les sensations des rapports que les choses de dehors ont à nous, mais aussi celles des rapports que nous avons à ces choses ; d'où résulte la premiere sensation de devoir.

L'homme individu, comme nous l'avons considéré plus haut, dans toute la perfection de sa faculté intellectuelle, parvient même à une notion de la Divinité ; mais il ne sauroit avoir aucune sensation de devoir ni envers Dieu, ni envers quoique ce soit.

Comme l'œil, sans qu'il y eût de la lumiere ou des cho-

ſes viſibles, ſeroit totalement inutile; l'organe que j'appelle le cœur eſt parfaitement inutile à l'homme, s'il n'y a ni velléités agiſſantes, ni ſociété avec de telles velléités par les ſignes communicatifs.

D'un côté il paroît probable, par quelques inſectes, qu'il y a des animaux qui jouïſſent d'un organe que nous n'avons pas, & qui eſt tourné vers une face de l'univers inconnue pour nous; & de l'autre, qu'en examinant bien l'œconomie des animaux ſans préjugés, ce qui eſt extrêmement difficile, les animaux manquent totalement de cet organe que j'appelle cœur, &

que la face morale de l'univers leur eſt totalement inconnue: & ceci ſert encore à me fortifier dans l'idée, que la faculté de ſe ſervir de ſignes pour rappeller ou communiquer les idées, eſt adhérente à la nature de la compoſition actuelle de l'homme.

L'œil eſt fait pour la face viſible; il faut donc qu'il y ait de la lumiere: le cœur eſt fait pour la face morale, il faut donc qu'il y ait des ſignes communicatifs.

Pour n'être pas trop obſcur, je me ſuis conformé juſqu'ici à l'opinion reçue, & j'ai dénoté également le moyen dont l'ame ſe ſert pour

rappeller les idées, & celui dont elle ſe ſert pour les communiquer, par le mot de *ſignes*; mais avant que d'aller plus loin, il ſera néceſſaire d'examiner maintenant, ce que ſont ces moyens ou ces ſignes.

Lorsque nous faiſons attention à nos geſtes naturels, c'eſt-à-dire, aux mouvements plus ou moins remarquables de certaines parties de notre corps, qui accompagnent conſtamment telles ou telles idées, ou telles façons de penſer: lorsque nous conſidérons, qu'en méditant, avec une grande intenſité d'eſprit, un diſcours ou une action que nous nous propoſons de faire,

nous nous appercevons de plusieurs mouvements, dans différentes parties de notre corps, qui ſont vifs, à meſure que ces parties ſont ou proches de la cervelle, ou exercées: lorsque nous réfléchiſſons encore à la ſenſation déſagréable & toute ſinguliere que nous avons, en alliant, par exemple, le geſte de la gravité, ou du déſeſpoir, à une idée riſible; nous ſerons convaincus, qu'il y a très aſſurément une analogie entre nos idées, & entre différentes parties de notre corps.

Ceux qui ſont accoutumés à geſticuler en méditant, c'eſt-à-dire, ceux qui ont la

tête & le corps d'une agilité, ou d'une ſenſibilité requiſe, peuvent pouſſer ces expériences encore, lorsqu'en penſant à quelque ſujet grave ou majeſtueux, ils ſont faire à leur main, ou à quelque autre partie exercée du corps, un geſte analogue à l'allégreſſe; ils s'appercevront que le tour de leur penſée change; & cette expérience eſt ſi vraie, que ſouvent on adoucit par ce moyen une phraſe forte & dure, & au contraire, on donne du nerf & du corps à une expreſſion ou trop lâche, ou trop molle.

Remarquez encore, s'il vous plait, que tous ces geſtes, &

tous ces mouvements de muſcles, qui accompagnent nos méditations, ſont indubitablement naturels; & que nous ne les tenons ni de l'éducation, ni de l'imitation.

Il eſt probable que l'ame de l'homme, dont la velléité eſt ſi vigoureuſe que l'impoſſible même ne la démonte pas, ſe ſert du mouvement des dernieres fibres du cerveau, pour ſes ſignes de rappel: il eſt plus que probable, que les ſignes communicatifs naturels viennent de la même ſource.

L'ame, pour ſe rappeller les idées, met en mouvement les dernieres fibres de l'organe qui ſont tournées de ſon côté; el-

le rappelle les idées pour les faire coëxiſter ; elle les fait coëxiſter pour les comparer, & les contempler : mais lorsqu'elle veut rendre ou exprimer ces idées, elle dirige le mouvement des fibres au dehors, & ce mouvement ſe communique à ces parties du ſyſtême nerveux qui répondent à ces fibres ; & alors ſont produits, ſous la forme de geſte ou de parole, des mouvements & des ſons, qui ſont uniquement analogues aux idées dont ils tirent leur origine. Si enfin ces mouvements peuvent imprimer au ſyſtême d'un autre individu, des mouvements uniformes &

iſochrones, il faut que ces derniers mouvements repréſentent les mêmes idées à l'ame de cet autre individu; & par conſéquent il faut qu'un ſon, une parole, ou un geſte quelconque produiſe néceſſairement, à-peu-près la même idée dans les ames de tous les individus de la même eſpece: ce qui montre plus que la poſſibilité d'une langue naturelle & primitive, dont les mots aient été en même temps les effets & les ſignes néceſſaires des idées.

J'avoue que notre éducation, & la modification actuelle de la ſociété, ſi artiſtement compoſée, nous ont tel-

lement mis hors de l'état de nature, qu'il eſt impoſſible de conſtater ce ſyſtême par un auſſi grand nombre d'expériences, que l'importance de la choſe mériteroit bien; mais afin que vous ne penſiez pas, que la baſe de ces raiſonnements ſoit tout-à-fait imaginaire, & manque totalement d'expériences inconteſtables, je vais en mettre ici quelques-unes au hazard, en vous priant de donner à chacune toute l'attention requiſe.

1°. Lorsqu'on ſe trouve dans un endroit où une perſonne bâille, on bâillera : mais ce qui eſt le plus remarquable, c'eſt que cet effet aura lieu lors-

lors-même qu'on aura les yeux bandés.

2°. Lorsqu'on verra bâiller à différentes repriſes un cheval, un chien, ou quelqu'autre animal, l'effet ſera le même.

3°. Il y a différents mouvements du nez, que nos muſcles imitent malgré nous, lorsque nous les voyons faire par une autre perſonne, ou même par un animal.

4°. Lorsqu'une perſonne, aſſiſe à table, ſe coupe par mégarde dans la main, pluſieurs des convives feront ſubitement des contorſions, comme s'ils s'étoient coupés eux-mêmes; & ce qui plus

eſt, ceux qui n'auront pas vu le coup, feront ſouvent les mêmes contorſions.

5°. Lorsqu'on regarde la foule qui aſſiſte à quelque ſupplice cruel, on verra un grand nombre d'hommes, & ſur-tout de femmes, où les mêmes muſcles produiſent les mêmes mouvements ſur différentes parties de leurs corps.

6°. Si nous regardons un homme dont le cœur ſe roidit à la vue ou au ſon de quelque objet déſagréable pour lui, nous ferons la même grimace que lui, quoique cet objet ne ſoit pas déſagréable pour nous, & quoique ſouvent nous ne nous apperçevions pas même

de l'objet. Quelquefois la mine que nous faiſons nous rappelle l'idée d'un objet qui eſt déſagréable pour nous.

7°. Lorsque nous nous trouvons à un concert de muſique, nos mains, ou nos pieds, ou d'autres parties de notre corps battront la meſure, tandis que nous penſons à toute autre choſe.

8°. A la premiere repréſentation de quelque belle tragédie, combien de perſonnes ne ſont pas attendries, qui n'ont entendu aucun mot de ce qu'a dit l'acteur! Par conſéquent, la cauſe de leur attendriſſement eſt dans le geſte. Combien de pantomimes

bien joués affectent autant ou plus qu'une piece peu au-deſſus du médiocre! Un vers dans une langue qui nous eſt inconnue, parfaitement bien récité, produit en gros la même ſenſation qu'elle produiroit ſi nous ſavions la langue (*).

(*) Philoſtrate, dans la vie de Phavorin, dit, διαλεγομένῳ δὲ αὐλῷ καλὰ τὴν Ρώμην, μεσὰ ἦν σωφρόνης πάνλα· καὶ γὰρ δὴ καὶ ὅσοι τῆς Ἑλλήνων φωνῆς ἀξύνετοι ἦσαν, ἡδὲ τέρψις αφ' ἡδονῆς ἡ ἀκρόασις ἦν· & dans la vie d'Adrien de Phénicie, ὅλω τὴν Ρώμην πρὸς αὐλὸν ἐπέστρεψεν, ὡς καὶ τοῖς ἀξύνετοις γλώττης Ἑλλάδος ἔρωτα παρασχεῖν ἀκροάσεως.

9°. Lorsque je vais me promener avec une perſonne qui a les jambes plus longues ou plus courtes que moi, nos premiers pas ne ſeront pas iſochrones ; mais, ſans nous en appercevoir, dans très peu de temps nous marcherons à l'uniſſon ; & même lorsque nous allons mettre l'un le pied droit & l'autre le pied gauche en avant tout exprès, nous aurons une ſenſation déſagréable d'un effort contre nature.

10°. Lorsqu'on voit un homme en colere, ou un animal en fureur, ſans qu'ils puiſſent aſſouvir, l'un ſa vengeance, & l'autre ſa rage, on verra des tiraillements de nerfs & de

muſcles, des mouvements ſubits, fréquents, inquiets: mais tous ces mouvements ne ſont pas ordonnés par la velléité, ni prémédités par la faculté intuitive de l'ame, pour qu'il en réſulte telle ou telle action ou effet. Ces mouvements ſont les ſuites néceſſaires des mouvements primitifs des dernieres fibres qui repréſentent les idées; comme le mouvement d'un bout du bâton, eſt la ſuite néceſſaire de celui de l'autre bout.

11°. Lorsqu'on médite les choſes même les plus abſtraites, on s'appercevra toujours d'un mouvement plus ou moins foible dans l'organe de la

voix & dans celui de l'ouïe, qui communiquent néceſſairement enſemble; on ſentira le commencement ou la fin d'un ſon articulé, une parole obſcure, un mot conçu, mais informe encore : marque certaine que l'ame, en ſe rappellant les idées, ſe ſert du mouvement des fibres; car quoiqu'elle n'ait pas la volonté d'exprimer ſon idée, ce premier mouvement des dernieres fibres ſe propage pourtant aſſez pour qu'on s'en apperçoive, comme cette expérience le démontre manifeſtement.

Je conclus de ces expériences, & de ce qui a précédé,

1°. Que nous avons des or-

ganes, comme la vue, l'ouïe, le tact, &c. dont les dernieres parties en mouvement repréſentent les idées des choſes de dehors.

2°. Que l'ame a la faculté de reproduire ces mouvements, pour rappeller ces idées.

3°. Que l'ame a la faculté de pouſſer ces mouvements des fibres jusque dans l'extrémité du corps, & de l'organe de la voix; d'où naiſſent les geſtes & les ſons articulés.

4°. Que par conſéquent, tel ſon articulé eſt la ſuite néceſſaire de telle idée.

5°. Que par conſéquent, tel mot exprime telle idée.

6°. Que

6°. Que le mouvement, produit dans le ſyſtême d'un individu, produit des mouvements analogues ou conformes dans le ſyſtême de l'autre; c'eſt-à-dire, que le ſon articulé par un individu, étant introduit dans l'oreille d'un autre individu, donne à l'organe de la voix de cet autre, le même mouvement que celui qui a produit le ſon articulé dans l'organe de la voix du premier.

7°. Que par conſéquent le même mot, ou le même ſon articulé, exprime dans tous les individus de la même eſpece à peu près la même idée.

8°. Que par conſéquent la

langue primitive a été une, & néceſſaire.

9°. Que l'homme, par ſa nature, a des ſignes communicatifs, ou une langue déterminée; non une langue dont les mots imitent le bruit (par exemple) des choſes qu'ils déſignent, mais dont les mots ſont les réſultats néceſſaires du mouvement imprimé à l'organe de la voix par le premier mouvement, qui a ſervi à repréſenter les idées.

Vous me demanderez, quelle eſt donc cette premiere langue naturelle & néceſſaire? Il faudroit adreſſer cette demande à des ſauvages, s'il y en a; mais d'ailleurs, je

le répete, le travail de tant de ſiecles a tellement enveloppé la nature dans l'art, que rarement elle perce à travers; & lorsqu'elle perce, elle eſt toujours encore imbibée, plus ou moins, de la teinture de ſon enveloppe.

Si pourtant quelqu'un vouloit ſe prêter à la pénible recherche d'une langue primitive, il la trouveroit ſûrement dans la muſique ſublime, qui n'eſt qu'un tiſſu de mots qui lui appartiennent. Lorsque je parlerai des connoiſſances humaines, je ferai voir pourquoi elle y eſt ſi méconnoiſſable.

L'homme individu, tel que

nous l'avons conſidéré plus haut, n'ayant aucune ſenſation de la face morale de l'univers, n'en avoit par conſéquent aucune, ni du Bien moral, ni du Bien qu'on appelle phyſique. Tout ce qu'il voyoit hors de lui, étoit effet, & effet néceſſaire d'autres effets, dont il entrevoyoit ſeulement une cauſe primitive. La coëxiſtence de tels effets, ou celle de tels autres effets, produiſoit de nouveaux effets, qui étoient également & néceſſairement analogues à ces coëxiſtences. La compoſition ou la décompoſition des choſes, n'étoient ni un bien ni un mal: c'étoit un change-

ment. Il avoit peut-être l'idée du mal par celle de la douleur, en ſuppoſant que cette idée n'eſt pas tout-à-fait une idée factice; mais auſſi-tôt que les ſignes communicatifs, naturels à l'eſſence de l'homme, eurent produit un commerce d'idées & de ſenſations entre différentes velléités & différentes cauſes primitives d'actions, l'homme eut des ſenſations réelles des ſouffrances & des jouïſſances d'êtres homogenes à lui: il compara l'état des autres au ſien; ce qui fit éclorre l'idée du Bien, tant moral que phyſique; de-même que l'idée de la multiplicité des

choſes, & celle de la ſucceſſion des événements, avoient fait naître les idées de l'étendue & du temps : & comme, dans la face viſible, l'idée de grandeur produit néceſſairement l'idée de l'infini; ainſi, dans la face morale, l'idée du bien devoit produire celle du meilleur. L'idée de plus grand, ou de l'infini, qui dérive de l'idée de grandeur, n'eſt pas une idée ſeulement d'une choſe poſſible ou imaginaire; c'eſt l'idée d'une choſe néceſſaire. Grandeur étant donnée, la réelle exiſtence du plus grand, ou de l'infini, eſt néceſſaire. Le Bien étant donné, l'idée de meilleur, ou du meilleur,

qui en dérive, n'eſt pas l'idée ſeulement d'une choſe poſſible, mais d'une choſe néceſſairement exiſtante.

Comme la grandeur, appliquée à une choſe réelle, a pour cauſe, puiſſance; ainſi le bien, appliqué à l'état d'une eſſence, a pour cauſe, bonté. De la grandeur finie, je ſuis monté à l'étendue de l'univers, & par conſéquent de la puiſſance finie à la puiſſance infinie: ainſi je monte du bien au meilleur, & par conſéquent de la bonté finie à la bonté infinie.

Voilà les premiers pas de l'homme doué de l'organe mo-

ral. Quelle distance de lui, à l'individu tantôt épouvanté de l'énorme puissance!

Figurez-vous un homme aveugle, qui pût entendre la marche pesante du vaste globe du Soleil par-dessus sa tête; la terreur l'anéantit: donnez-lui la vue, il adore l'aimable objet de sa crainte.

De l'organe du tact résultent trois especes de sensations différentes: celle de l'impénétrabilité, celle de la chaleur, & celle de l'agréable.

De l'organe de l'ouïe résultent trois especes de sensations différentes: celle de la

meſure : celle du ſon, & celle de l'harmonie (*).

De l'organe de la vue réſultent trois eſpeces de ſenſations

(*) Il faut remarquer ici, & il faudra s'en ſouvenir dans la ſuite, que l'harmonie & la mélodie ne ſont proprement qu'une ſeule & même choſe. L'harmonie eſt le réſultat du rapport de deux ſons coëxiſtants, ou plutôt de deux idées de deux ſons coëxiſtantes. La mélodie eſt le réſultat du rapport entre le ſon exiſtant, & le ſon paſſé ou futur. Mais ſi l'idée du ſon paſſé, & ſouvent du ſon futur, ne coëxiſtoit pas avec l'idée du ſon actuellement exiſtant, il n'y auroit pas de mélodie. Par conſéquent la mélodie eſt le réſultat du rapport de deux idées coëxiſtantes, & ainſi la même choſe proprement que l'harmonie.

différentes: celle de terme & de contour, celle de couleur, & celle de la beauté.

De l'organe moral réſultent trois eſpeces de ſenſations différentes: celle de motif ou de deſir, celle de devoir, & celle de la vertu.

Remarquez, je vous prie, que dans ces quatre organes il y a quatre ſenſations qui paroiſſent avoir beaucoup de rapport enſemble, celles de la Vertu, de la Beauté, de l'Harmonie, & de l'Agréable; ou bien celles de leurs contraires, du vice, du laid, du diſſonnant, & du déſagréable. On pourroit en conclure, ou que l'organe moral a une com-

munication avec les autres organes, ou bien que les faces de l'univers, qui ſont tournées vers ces différents organes, ne ſont pas ſi extrêmement diſſemblables qu'elles nous le paroiſſent au premier abord.

Ces deux concluſions ſont probablement vraies; mais je fais cette réflexion principalement pour faire voir, qu'il ne faut pas confondre la faculté intuitive, ou intellectuelle, avec l'organe moral.

La faculté intellectuelle, ou intuitive, forme l'idée générale de vertu, de la ſenſation de deſir ou de motif, & de celle de devoir. Elle forme

l'idée générale de beauté, de la ſenſation de terme ou de contour, & de celle de couleur. Elle forme l'idée générale d'harmonie, de la ſenſation du ſon, & de celle de la meſure. Elle compoſe, dans ſes actions, ſes deſirs & ſes devoirs tellement, qu'il en réſulte la vertu. Elle compoſe, dans ſes tableaux, ſes contours & ſes couleurs tellement, qu'il en réſulte la beauté. Elle compoſe, dans ſa muſique, les ſons & la meſure tellement, qu'il en réſulte l'harmonie.

Ménédeme l'Erétrien, prétend avec raiſon, que la juſtice, la prudence, le courage,

ſont des noms de parties ou de différentes modifications de la vertu. C'eſt ainſi que l'élégant, le gracieux, ſont des noms de différentes modifications de la beauté; & que le pathétique, le terrible, &c. ſont des noms de différentes modifications de l'harmonie.

Une marque certaine que nous avons les ſenſations de l'amour, de la haine, de l'eſtime, par le moyen d'un organe, c'eſt qu'aucun homme, quelque peu cultivé qu'il puiſſe être, ne ſe trompe dans ces ſenſations, non plus que dans les idées d'un arbre, d'un aſtre, d'une tour, ou

dans celles du *Ut*, du *Re*, du *Mi*. Tous les hommes en ont les mêmes ſenſations, à proportion de la perfection réciproque de leurs organes. Mais de la juſtice, de la prudence, du courage, de l'élégant, du gracieux, du pathétique, du terrible, du velouté, de la rudeſſe, ce n'eſt pas la même choſe : ces idées ſont des parties ou des modifications de la vertu, de la beauté, de l'harmonie, & de l'agréable, qui dépendent toutes, comme j'ai dit, de l'Intelligence, qui les réduit toutes à l'idée générale & relative de bon & de mauvais.

Le Bon & le Mauvais ne

ſont pas des choſes contraires: c'eſt la modification de la ſociété, & celle de nos actions par rapport à elle, qui nous a placés exactement au milieu, entre ce que nous appellons bon & mauvais. Ce que nous appellons indifférent eſt entre deux; & c'eſt de cet indifférent que nous avons appris à commencer de compter, pour apprécier le degré de bonté ou de mauvaiſeté des choſes & des actions.

Jusqu'ici j'ai conſidéré les différentes ſenſations que nous avons par les différents organes, autant qu'elles paroiſſent analogues entre elles, afin de faire ſentir, que la face mo-

rale de l'univers ſe manifeſte auſſi bien par le moyen d'un organe, que toutes les autres faces; mais j'ajoute, que cette analogie eſt parfaite, pourvu qu'on faſſe attention à ceci.

Nous ſommes paſſifs dans toutes les ſenſations que nous avons des différentes faces de l'univers: nous ſommes paſſifs dans les ſenſations d'impénétrabilité & de chaleur, de meſure & de ſon, de contour & de couleur, de deſir & de devoir.

Mais, dira-t-on, dans les ſenſations de deſir & de devoir, la choſe pourtant paroît être un peu autrement, parce

parce qu'on dit *je deſire* & *je dois*.

Dans les ſenſations de deſir & de devoir, nous ſommes réellement paſſifs, tant que nous ne conſidérons que les deſirs & les devoirs des autres, ou tant que nous conſidérons des deſirs & des devoirs remplis dans des actions qui ne ſont pas les nôtres; & la différence apparente entre la nature de l'organe moral, & entre celle des autres organes, réſulte uniquement de ce que pour cet organe le *moi* lui-même devient un objet de contemplation, comme toutes les autres choſes connues ſont des objets de

contemplation pour nos autres organes.

Suppoſons que ce *moi*, qui tient à préſent à la face morale, tînt à la face ſonore, & que par conſéquent le *moi* fût un objet de contemplation pour l'ame par l'oreille, comme il l'eſt maintenant par l'organe moral; notre velléité intelligente & contemplative auroit la faculté de le modifier tellement, qu'il réſulteroit une harmonie entre lui & les objets ſonores hors de lui, & nous aurions une ſenſation diſtincte, intime, identique, & fort déſagréable de la diſſonance entre le *moi* & les choſes hors de lui.

Cette ſenſation diſtincte, intime, & déſagréable de diſſonance, dont on peut même ſe former une idée, eſt le tableau le plus parfait du remords de la conſcience, qui ſuit néceſſairement l'intuition d'une mauvaiſe action qu'on vient de commettre.

Ayant démontré, autant qu'il m'a été poſſible, par l'analogie de toutes nos façons d'appercevoir, la grande probabilité de l'exiſtence réelle d'un organe moral, je ferai quelques réflexions encore, qui pourront ſervir à la conſtater; mais, avant tout, je vous ſupplie de faire cette obſervation, que nous avons

appris à appeller matériel & phyſique tout ce dont nous avons des idées diſtinctes & individuelles, & que ſi nous avions de telles idées de ce que nous appellons immatériel, nous appellerions cet immatériel-même phyſique & matériel.

Lorsque nous entendons de grands & de ſublimes accords en muſique, lorsque nous voyons une choſe nouvelle étonnante & inattendue, lorsque nous entendons ou que nous liſons le récit d'une action frappante, héroïque, & généreuſe; nous pâliſſons, nous frémiſſons, nous ſentons une eſpece de roidiſſement de

cœur, accompagné d'une titillation dans les veines, juſque dans les dernieres extrémités du corps.

Lorsque nous voyons un homme vertueux perſécuté & terraſſé par ſa mauvaiſe fortune, & implorant notre ſecours; en ſoulageant ſes peines nos larmes coulent, ou de pitié, ou de plaiſir.

Des perſonnes, heureuſement aſſez ſenſibles pour faire ſouvent ces eſpeces d'expériences, ſentiront inconteſtablement, que jamais l'ame n'eſt plus paſſive que dans ces moments; & que, bien loin que l'ame ſoit la cauſe de ces effets, elle fait, par éduca-

tion, des efforts, très souvent inutiles, pour retenir les pleurs, & conserver à son corps une contenance décente.

Ces effets, ou ces mouvements des parties du corps, ont nécessairement une cause: cette cause doit être, ou la velléité de l'âme qui habite ce corps, ou le mouvement imprimé par quelque corps étranger.

Supposons qu'il n'y ait pas de véhicule particulier pour les sensations de la face morale, & que les idées de ces accords, de cette chose nouvelle, de la belle action, du vertueux persécuté, ne nous

viennent que par le chemin des yeux & des oreilles; tous ces objets, en tant qu'ils tiennent à la face visible ou sonore, nous sont totalement indifférents : par conséquent le mouvement imprimé aux fibres des organes de la vue & de l'ouïe, ne sauroit produire dans le corps les prodigieux effets que ces objets y occasionnent; & ainsi, il faut que ces fibres donnent un espece de mouvement à l'organe moral, dont les plus grands efforts se manifestent effectivement vers le cœur & dans le sang.

Je pourrois ajouter d'autres choses encore, pour démon-

trer que les organes même de l'odorat, du goût, & du tact, peuvent communiquer un eſpece de mouvement à l'organe moral ; mais je finis cette partie de ma lettre, en remarquant, que puisque l'organe moral tient par ſa nature à la même face que l'ame même, il y a de l'apparence qu'il ne la quittera jamais.

Il eſt évident, par tout ce que je viens de dire ſur l'organe moral, que le rapport de chaque individu, ſoit à l'Etre ſuprême, ſoit aux autres velléités agiſſantes, eſt meſuré par le degré de perfection, ou de ſenſibilité dans l'organe : ce qui revient au

degré

degré d'homogénéité, ou de poſſibilité d'union d'eſſence, dont il eſt parlé dans une Lettre ſur les Deſirs.

Il eſt encore évident, que les devoirs ne réſultent que de ces rapports, & ſont par conſéquent proportionnés à la perfection de l'organe moral. Il s'enſuit, que celui qui a l'organe moral le moins ſenſible, a proprement & naturellement le moins de devoirs à remplir, & eſt en même temps l'Etre le moins parfait : & c'eſt en quoi conſiſte la ſeule raiſon véritable de la conſtitution de ces hommes malheureux, qui ſe ſont rendus célebres par des cruautés atroces.

Comme la vellcité, conſidérée dans ſoi-même, & abſtraction faite des effets bornés & finis qui en réſultent, eſt également forte & infinie dans tous les individus ; ainſi, au contraire, la perfection de l'organe moral differe dans tous les individus ; & par conſéquent deux individus quelconques ont proprement des devoirs différents à remplir, non par rapport aux loix factices & machinales de la ſociété, mais par rapport aux loix naturelles, & à l'ordre éternel qui dérive de la coëxiſtence des choſes. Il y a des hommes, dont l'organe moral eſt ſi ſenſible, ou dont

la conſcieuce ſent des rapports ſi éloignés, que, pour ainſi dire, ils ne peuvent être membres de la ſociété actuelle.

Brutus tuant Céſar, commit un crime aux yeux du Peuple, & peut-être vis-à-vis de la ſociété; mais dans l'ame de Brutus, cette action étoit ſans doute conforme à l'ordre éternel.

Le plus grand bonheur auquel il paroît que l'homme puiſſe aſpirer dans tous les temps, réſide dans l'accroiſſement de la perfection ou de la ſenſibilité de l'organe moral: ce qui le fera mieux jouïr de lui-même, & le rapprochera de Dieu, & des

principes actifs ſubalternes.

La plus grande ſageſſe à laquelle il puiſſe prétendre, conſiſte à rendre toutes ſes actions, & toutes ſes penſées analogues aux impulſions de ſon organe moral, ſans ſe mettre en peine des inſtitutions humaines, ou de l'opinion d'autrui.

Timoléon fut auteur & témoin de la mort de ſon Frere, Tyran de ſa Patrie. Timoléon, tant qu'il vécut dans ſon jardin hors de Corinthe, fut accablé de triſteſſe & de remords. La réflexion de Plutarque à ſon ſujet eſt juſte & remarquable: Ὅλως αἱ κρίσεις, ἂν μὴ βεβαιότητα καὶ ῥᾳστώνην ἐκ λόγου

καὶ φιλοσοφίας προσλάβωσιν ἐπὶ τὰς πράξεις, σείονται καὶ παραφέρονται ῥᾳδίως ὑπὸ τῶν τυχόντων ἐπαινῶν καὶ ψόγων, ἐκκρουόμεναι τῶν οἰκείων λογισμῶν. — αἰσχρὸν γὰρ ἡ μελάνοια ποιεῖ καὶ τὸ καλῶς πεπραγμένον.

Paſſons maintenant à la contemplation de la ſociété, & à quelques réflexions ſur les connoiſſances humaines.

L'Etre qui a la faculté de ſentir & d'agir, poſſede tout ce dont il a des ſenſations, & ſurquoi il peut agir en tant qu'il y peut agir. Son pouvoir & ſon droit ne ſont qu'une ſeule & même choſe. Son deſir eſt le ſeul motif de ſes actions. Mais lorsque, par

l'organe moral, il a de la communication avec d'autres individus de la même eſpece, ſon *moi* ſe multiplie par le nombre des individus qu'il connoît, & qui compoſent la ſociété.

Suppoſons que dans la ſociété primitive tous les individus fuſſent parfaitement égaux en intelligence, en activité, &c. & que l'organe moral fût abſolument parfait, tellement, que chaque individu eût des ſenſations auſſi fortes des jouïſſances & des ſouffrances des autres individus, que de ſon propre état; il eſt évident, que la loi fondamentale & naturelle de cette ſo-

ciété ſeroit la loi d'équilibre, que chaque individu aimeroit tout autre individu comme ſoi-même, que chaque individu préféreroit néceſſairement le bonheur de tous à ſon propre bonheur.

Suppoſons que dans la ſociété primitive tous les individus fuſſent différents en intelligence, en activité, &c. & qu'il n'y eût point d'organe moral; ces individus, par le droit du pouvoir, ſe détruiroient bientôt, en tant qu'ils ſeroient deſtructibles.

Suppoſons encore les individus inégaux, mais doués de l'organe moral dans toute ſa perfection; la loi naturelle de

cette ſociété ſeroit encore celle de l'équilibre, & dans chaque individu le bonheur de tous prévaudroit ſur celui de chaque individu.

Mais ſuppoſons les individus inégaux, & que la perfection de l'organe moral dans les individus ſoit différente, tellement qu'un individu ait des ſenſations plus fortes ou plus foibles de l'état des autres, que l'autre individu: & ſuppoſons que celui de tous les individus, qui a l'organe moral le plus parfait, ait pourtant une ſenſation beaucoup plus forte de ſon propre état, que de celui des autres; il s'enſuivra, que chaque in-

dividu évaluera le bonheur de tous, à proportion de la perfection de ſon organe moral.

Conſidérons à préſent ces individus comme tenant auſſi au phyſique, & habitant des corps. Ces corps avoient des beſoins temporels; mais il étoit originairement ſi naturel & ſi facile de ſatisfaire à ces beſoins, que l'individu dont le corps étoit le plus robuſte, & dont l'organe moral étoit le moins parfait, n'auroit occaſionné aucune inégalité ni déſordre ſenſible.

Mais l'homme abuſant de cette ſinguliere faculté attrac-

tive de l'ame, ſe fit une idée de poſſeſſion, & d'accroiſſement de ſon être, qui donna le jour à la fauſſe & ridicule idée de propriété: il raffina cette idée, forgea des ſignes repréſentatifs de ſes poſſeſſions, & toute égalité fut détruite. Par-là l'homme devint tout phyſique vis-à-vis de la ſociété. Un homme qui avoit cent arpents de terre, & cent eſclaves, étoit une ſeule maſſe, qui ne fut rien pourtant en comparaiſon de la maſſe d'un homme qui avoit cent mille eſclaves, & autant d'arpents.

Pour prévenir la déſtruc-

tion totale qui devoit réſulter néceſſairement du choc continuel de ces maſſes, on employa le méchaniſme de la légiſlation.

La loi, que l'intelligence créa ſur la contemplation des effets, qui tiennent tous aux faces phyſiques, remplaça l'organe moral, qui devint inutile, & dont par conſéquent on oublia l'uſage. Il eſt vrai que la loi, dans toute ſa perfection, empêcheroit toute mauvaiſe action en tant qu'effet; mais l'organe moral, dans toute ſa perfection, en rendroit la cauſe impoſſible.

L'homme, né libre, devint

eſclave de la légiſlation (*), qui ne fut utile & néceſſaire qu'aux individus, en tant qu'ils tiennent au monde phyſique.

Delà s'enſuit, que la ſociété actuelle elle-même n'eſt qu'un objet phyſique, & que les loix, qui la gouvernent, n'ont proprement pour but que des effets phyſiques, & nullement le bien-être interne & réel de chaque indivi-

(*) Ὁ δὲ νόμος τύραννος ἦν τῶν ἀνθρώπων, πολλὰ παρὰ τὴν φύσιν βιάζεσθαι, dit Protagoras chez Platon.

du, qui dérive de ſes rapports à l'Etre ſuprême, ou à d'autres velléités agiſſantes.

Si les hommes avoient pris à tâche de donner une modification à la ſociété, où il y eût le moins de Religion, & le moins de Vertu poſſible, il eſt évident qu'ils n'auroient pu s'y prendre mieux qu'ils n'ont fait. Ce qui nous reſte réellement de Religion & de Vertu, nous ne le devons qu'à la néceſſité où la légiſlation ſe trouvoit d'en faire pourtant une roue principale dans la machine qu'elle ſe propoſoit de compoſer; & encore ne ſe ſoucie-t-elle pas de la nature de cette Religion, ou de cet-

te Vertu, pourvu qu'elles ne produiſent pas des effets phyſiques qui pourroient choquer le mouvement uniforme de ſon grand automate.

J'ai dit ailleurs, que la Religion ne réſulte que du rapport de chaque individu à l'Etre ſuprême. Nous venons de voir que ce rapport ne ſe manifeſte que par l'organe moral.

La légiſlation vit trop tard, que l'organe moral s'anéantiſſoit de jour en jour, à meſure que l'activité des hommes fut circonſcrite, déterminée, & adminiſtrée par les loix. Elle vit trop tard, que pour la ſtabilité de ſon empire el-

le avoit beſoin de cet organe pour trois choſes : pour donner de la valeur au ſerment; pour faire naître l'amour de la patrie; & pour inſpirer les vertus qu'on appelle guerrieres.

Pour le ſerment on eut beſoin de la Religion ; mais comme la vraie ſource en étoit tarie, on eut recours ou à des révélations ſuppoſées, ou à des Religions d'inſtitut.

Pour avoir l'amour de la patrie, on donna une partie de la force légiſlative à chaque individu ; & pour cultiver les vertus guerrieres, on lâcha l'homme dans l'occa-

ſion, comme on lâche un dogue, & lui laiſſant pour quelques inſtants ſa liberté entiere, on lui permit d'être auſſi brave & auſſi féroce qu'il voulut. Notez encore, que la gloire & les lauriers, attachés à ſes victoires, acheverent d'éluder les impulſions ſacrées de l'organe moral.

Avant que d'aller plus loin, je ſerai obligé de parler de la Religion; & comme dans cet Ecrit je n'ai eu d'autre but, que de voir jusqu'où la ſeule lumiere de ma raiſon pourroit me mener, je traiterai de la Religion comme ſi je n'avois jamais reçu des lumieres extraordinaires, ni par l'édu-

l'éducation, ni par tradition, ni par la foi, ni par des miracles ; & j'ajoute, que ſi j'avois à combattre l'eſprit d'irreligion du ſiecle, jamais aſſurément je ne prendrois d'autre chemin.

Le rapport de l'individu à Dieu tient à la face morale de l'univers, & par conſéquent on en a la ſenſation par l'organe moral.

Le degré de proximité de ce rapport, autant que nous en pouvons avoir une idée, dépend du degré de perfection de l'organe moral.

La Religion eſt le réſultat du rapport de chaque individu à l'Etre ſuprême.

Ce réſultat, ou cette Religion, conſiſte dans l'accompliſſement de nos devoirs envers Dieu; & ces devoirs ne peuvent conſiſter qu'en deux choſes, du moins dans l'état actuel où nous ſommes.

1°. Dans le culte, qui dérive de l'admiration & de l'amour qui ſuivent néceſſairement la contemplation réfléchie, ou plutôt de la ſenſation morale de la toute préſence de cet Etre immenſe.

2°. Dans le ſoin que nous prenons de faire en ſorte, que toutes nos penſées & tous nos deſirs ſoient devant l'Etre ſuprême, qui voit tout, auſſi conformes à l'ordre éternel,

en tant que nous le connoiſſons par la conſcience, que nos actions le paroiſſent à l'ordre civil, aux yeux de la ſociété ou du gouvernement.

Si l'on fait abſtraction de tout ce qu'on pourroit ſavoir par la révélation, le culte ne ſauroit conſiſter raiſonnablement que dans des actes de reconnoiſſance; la priere, conſidérée comme un acte qui pourra produire un changement favorable dans la volonté de l'Etre ſuprême, n'y entre pas.

La priere ſuppoſe de l'inſuffiſance dans celui qui prie, & du manque de volonté ou

d'attention dans celui que l'on prie. Si la priere eſt exaucée, celui qui prie a fait changer la volonté de l'autre: ou il a éveillé ſon attention. Or il paroîtroit de la plus grande abſurdité d'appliquer de telles idées à l'idée du Dieu tout puiſſant & préſent, Créateur & Conſervateur de l'univers. Mais la révélation étant manifeſte, prouvée, ou établie, il eſt évident que, ſans compter que la priere y eſt enſeignée, ſon abſurdité diſparoît, puisque la révélation donnant elle-même déjà un exemple d'un changement de volonté dans Dieu, non ſeulement à l'é-

gard des hommes en général, mais à l'égard même de tel & tel individu, il s'enſuit qu'un tel changement de volonté eſt poſſible.

D'ailleurs l'inſuffiſance d'un être borné, le ſentiment de la poſſibilité, ou de l'exiſtende d'un être plus puiſſant, la poſſibilité d'un changement d'état, & l'eſpérance d'un tel changement, rendent la priere fort naturelle à tout être imparfait qui ſent & qui raiſonne.

Si l'on conſidere encore la priere indépendamment de la poſſibilité ou de l'impoſſibilité de ſon effet de la part de celui auquel elle eſt adreſſée,

on verra par mille expériences, que des hommes de toute eſpece, dans les ſouffrances & dans la douleur, trouvent ſouvent dans la priere un repos & une tranquillité, dont leur état ne paroîtroit guere ſuſceptible : c'eſt alors que leur organe moral eſt mis en action ; ce qui ſeul peut les diſtraire de toute autre ſenſation qui leur viendroit par les autres organes : & c'eſt alors que la priere produit dans tous les hommes à peu près le même effet, que les penſées grandes & élevées produiſent dans l'ame du Philoſophe éclairé.

Je ne parlerai pas de la ſen-

ſation violente qu'on éprouve, lorsque l'organe moral eſt actif & tourné vers l'Etre ſuprême; ceux qui l'ont ſenti, ſavent les étonnants effets qui alors ſont produits dans tout le ſyſtême de l'individu. Ceux qui ſont aſſez malheureux pour n'avoir jamais eu de telles ſenſations, ſoit par la foibleſſe naturelle de l'organe, ſoit pour ne l'avoir pas cultivé, ne me comprendroient pas.

Il me reſte à parler des cultes établis; & ſi jamais il eſt de la décence de ſe défendre contre les préjugés, c'eſt ſans doute dans un cas auſſi intéreſſant que celui-ci.

Comme presque tous les cultes se fondent sur des révélations, il faut commencer par approfondir ce que c'est que la révélation.

La révélation suppose, que l'homme n'est pas tout ce qu'il devroit être, & que les moyens dont Dieu se sert pour conserver la vie & le bien-être temporel de l'homme, ne suffisent pas pour le rendre ce qu'il-devroit être, mais que Dieu a besoin d'autres moyens. La révélation enfin suppose, qu'il est nécessaire pour notre salut que nous ayions des idées, plus ou moins claires, ou d'une face de l'univers qui n'est pas tour-

tournée du côté de nos organes, ou d'un rapport à Dieu qui tient à une autre face que celle que nous connoiſſons, ou de quelques vérités obſcures qui tiennent à la face de l'univers que nous connoiſſons.

Dans les deux premiers cas, cette révélation doit ſe faire néceſſairement à chaque individu, & par forme d'infuſion : à chaque individu, parce qu'aucun individu n'auroit la faculté, manque de ſignes communs, de nous communiquer des idées de choſes qui ne tiennent ni à la face de l'univers que nous connoiſſons, ni à notre façon actuelle d'apper-

cevoir & de ſentir : par forme d'infuſion, parce que tous nos ſignes tiennent à la face de l'univers que nous connoiſſons, & que par conſéquent nous ne pourrions acquérir aucune de ces idées par le rappel, ni par l'apparition d'aucun de nos ſignes, qui tiennent tous à nos organes actuels.

Dans le dernier cas, ou Dieu manifeſteroit actuellement l'objet de cette vérité ou l'image de cet objet ; & alors chacun des individus préſents en auroit la ſenſation : ou Dieu mettroit en mouvement les fibres de nos organes, pour nous donner

des idées analogues à cette vérité; & alors chacun de ces individus recevroit une révélation.

Mais Dieu pourroit manifester l'objet à un seul individu, ou toucher les fibres d'un seul individu, & dans ce cas-là il s'agiroit de la Foi. Qu'est-ce que c'est que la Foi?

La Foi est la faculté de pouvoir croire ce qui n'est pas croyable, ou de vouloir croire ce qui ne paroît pas croyable, ou de croire ce qui paroît croyable.

Dans les deux premiers cas il faut nécessairement un acte particulier de l'Etre suprême; & dans le dernier, chaque in-

dividu eſt également paſſif : car il ne dépend pas de lui qu'une choſe lui paroiſſe croyable ; par conſéquent il faut encore une action particuliere de Dieu ſur l'ame de chaque individu ; & par conſéquent il eſt très vrai, que la Foi ne ſauroit être qu'un don particulier de Dieu.

Sans compter que, dans la ſuppoſition de la néceſſité d'une révélation, il y a une probabilité infinie que les vérités que nous devrions ſavoir tiennent à une autre face de l'univers que celles que nous connoiſſons, puiſque ces vérités dérivent du rapport de Dieu à nous. Il paroît clair,

dans tous les cas, qu'aucun individu, quelque révélation qu'il pût avoir reçu, ou quelque miracle qu'il pût faire, ne ſauroit avoir le moindre droit ſur la croyance, ou ſur la foi de ſon ſemblable, ou ſur le rapport que ſon ſemblable pourroit avoir à l'Etre ſuprême.

Lorsqu'on veut juger des Religions reçues, ſur-tout dans des ſiecles ou les légiſlateurs les ont confondues & mêlées avec les conſtitutions politiques, il faut faire préalablement cette réflexion, qu'elles ne ſe montrent pas d'abord toutes nues, comme la vérité, mais tantôt déco-

rées par les ſciences & les vertus des hommes, tantôt défigurées par les loix, les coutumes, les mœurs du jour, par l'art même, & tantôt dégradées & ſalies par le fanatiſme, les vices, & les paſſions.

Si les arts & les ſciences s'étoient rétablies & perfectionnées dans l'Aſie comme dans l'Europe, ne croyez pas que le Mahométiſme nous paroîtroit maintenant auſſi abſurde qu'il l'eſt.

Chez les Anciens, les Poëtes ſe ſont d'abord emparés d'une Religion dont le polythéiſme fut l'objet, & qui fut peut-être leur ouvrage. Dans

ces temps les Poëtes tenoient de plus près au Peuple & aux Prêtres, que les Philoſophes; & ces derniers étoient ou trop honnêtes gens, ou trop prudents, pour vouloir, ou pour oſer l'arracher des griffes de l'enthouſiaſme & du fanatiſme, afin de la faire quadrer, le plus qu'il fût poſſible, avec les vraies idées de Dieu & de la vertu.

A la renaiſſance des ſciences & des arts, la Religion Chrétienne, méconnoiſſable en ſortant des mains des Barbares, après avoir paſſé par celle des Platoniciens, tenoit, & en quelque façon par ſa nature, au Calendrier, à la Chro-

nologie, à l'Aſtronomie, & par elle à toutes les ſciences exactes. Elle marcha de pair avec ces ſciences, qui, en ſe perfectionnant, ôterent à la Religion les haillons difformes dans lesquels elle étoit enveloppée par la ſtupidité monacale; mais ce vernis étrangement myſtique, qu'elle tenoit de l'école abâtardie de Platon, étoit trop du goût des Prêtres, qui aimoient mieux le colorer devant le Peuple à leur fantaiſie, que de le voir effacer par les mains de la Philoſophie.

Il paroît aſſez par ce que je viens de dire, qu'il eſt beaucoup plus difficile encore de

monter à la ſource d'une Religion, qu'à celle d'une ſecte de Philoſophes. Toutes les deux acquierent par le temps des modifications étrangeres; mais les Religions paſſant par les mains de tous les hommes, leurs accroiſſements en ſont d'autant plus hétérogenes & monſtrueux. Par conſéquent il eſt presque impoſſible de ſe repréſenter la Religion Chrétienne dans toute ſa pureté, & de ſe former une idée juſte des jours & des événements de ſa naiſſance.

Juger le Chriſtianiſme ſur le commun des Chrétiens d'à préſent, ſeroit la choſe la plus abſurde. J'ai touché autre

part le peu d'élevation de leurs vertus & de leurs vices; ſuite néceſſaire du mêlange de la Religion avec la vertu civile. Mais conſidérez, je vous prie, de quelle façon ils ſe conduiſent envers Dieu. Ils lui demandent pour eux ou pour leurs Princes une longue vie, des richeſſes, des proſpérités & des victoires, qu'ils ne ſauroient obtenir qu'à la charge de leurs ſemblables, qui demandent exactement les mêmes choſes au même Dieu. Ils veulent lui faire accroire, que toutes leurs guerres ne ſont que défenſives, & qu'ils ne font tous que prévenir ou empêcher des in-

juſtices. Les payens en agirent plus conſéquemment, en demandant la deſtruction de leurs ennemis, chacun à ſon Dieu tutélaire ou national : ces Dieux pouvoient être mal enſemble. Enfin ils ne rougiſſent pas de rendre graces à l'Etre dont émane la vie de l'univers entier, d'avoir ôté, par ſes bénédictions, la vie, autant qu'il fut en eux, à un certain nombre de leurs freres. Il faut avouer, qu'en regardant l'homme de ce côté, il paroît bien abſurde & bien petit. Pourtant il ne l'eſt pas. Heureuſement ſa petiteſſe eſt ſon ouvrage, & la ſuite néceſſaire du mé-

chaniſme de la ſociété artificielle.

O quam contempta res eſt homo, niſi ſupra humana ſurrexerit !

Conſidérons maintenant d'un œil Philoſophique l'oraiſon dominicale.

Le Chrétien y commence à glorifier ſon Créateur, autant que l'état borné où il ſe trouve le lui peut permettre. Il ſouhaite que le Rōyaume de ſon Dieu advienne, c'eſt-à-dire, ſon approximation à la ſource de toutes choſes. Il ſoumet toute velléité à la velléité ſuprême. Il demande

ſon beſoin phyſique pour le moment dans lequel il parle, ſans ſe ſoucier du moment phyſique qui va ſuivre. Il ſent tellement ſon rapport à Dieu, c'eſt-à-dire, ſa conſcience eſt tellement en repos du côté de ce qu'il deſire & médite, qu'il oſe demander au Dieu tout préſent qu'il le traite, comme lui il traite ſes ſemblables.

Avouez qu'ici le Chrétien paroît un Dieu ſubalterne, qui parleroit à ſon pere.

Il ne s'agit ici ni de votre croyance, ni de la mienne, ni de celle d'un tiers; mon but eſt, comme j'ai dit, de voir, à quoi la raiſon, ou la

faculté intuitive toute pure nous mene, & c'eſt dans ce but que je vais finir cet article de la révélation par la réflexion ſuivante.

Si l'on ôte à la Religion Chrétienne tout ce qui paroît poſtiche & faux, & qu'on rejette toutes les interprétations que des hommes ont eu l'impudence de donner de ce qu'ils anonçoient comme la parole du Dieu ſuprême, on trouvera, que l'inſtitution de la Religion Chrétienne reſſemble le plus à une révélation; que c'eſt cette Religion ſeule qui appelle l'homme à un bonheur individuel; que c'eſt elle ſeule qui détache l'hom-

me des liens de la ſociété artificielle, & qui le rend à lui-même ; & enfin, qu'il n'y a qu'elle qui ne conſidere les devoirs de l'individu envers la ſociété, qu'en tant qu'ils ont du rapport aux devoirs de l'individu envers l'Etre ſuprême, qui ſeuls conſtituent le vrai bonheur de l'individu.

Sans compter même, que la Religion Chrétienne eſt encore le ſoutien le plus ferme de la ſociété actuelle en Europe. Cette réflexion devroit ſeule ſuffire aux incrédules, pour leur faire regarder cette Religion au moins comme reſpectable.

J'aurois du parler encore de

l'extravagance des adorations d'aſtres, d'animaux, & de plantes: mais il ſuffit de remarquer, que l'organe moral nous donne des ſenſations réelles de la préſence de l'Etre ſuprême; que non ſeulement les autres organes communiquent du mouvement à l'organe moral, mais que celui-ci, à ſon tour, en communique ſouvent aux autres organes; & que c'eſt delà que dérive la cauſe de ces étranges objets de culte qu'on a vu parmi les hommes.

J'ai dit tantôt, que peut-être les Poëtes étoient les auteurs du Polythéiſme, & de toutes ces divinités de figure humai-

humaine, qui occuperent les Cieux & les Enfers des Payens. On a accusé Homere d'avoir trop rendu les Dieux des hommes, & les hommes des Dieux : mais voyons encore si cette déification des hommes, & cette humanification des Dieux, étoit une chose aussi absurde ; & si jamais le gros des hommes a changé beaucoup sa façon de penser sur ce sujet.

Tous les hommes sains, & bien conformés, ont une sensation, plus ou moins distincte, de l'existence réelle & nécessaire de la Divinité, sans même que l'intelligence y entre pour rien ; & il n'y a pas

d'homme athée. Dans l'homme individu, cette ſenſation eſt extrêmement foible; dans l'homme en ſociété, l'organe moral s'ouvre, & la ſenſation de la Divinité devient plus forte.

L'homme crut voir clairement que la partie, ſans comparaiſon la plus eſſentielle de l'univers, étoit le globe qu'il habitoit. L'idée qu'il avoit de diſtance étoit bornée, & définie par la portée de ſa vue, jointe à la meſure réelle & directe des choſes où il pouvoit atteindre. Il n'y avoit pas de meſure réelle pour lui juſqu'aux aſtres; ainſi, par rapport aux aſtres l'idée de

distance s'anéantit, les astres ne furent que des phénomenes, des êtres divins, peu sujets au changement, des inspecteurs de l'univers, des décorations de la voute céleste, des flambeaux pour détruire les horreurs de l'obscurité de la nuit; & quoique les Astronomes, par des combinaisons d'idées Géométriques & abstraites, assignerent aux distances des corps célestes des grandeurs mesurables, elles étoient beaucoup trop grandes pour qu'on pût en croire les Astronomes. Le globe de la terre resta donc d'une importance infinie: l'homme fut ce qu'il y eut de plus impor-

tant ſur la terre. Quel moyen que Dieu ne reſſemblât à l'homme? Quel moyen qu'un grand homme regretté ne fût un Dieu?

Ἐν ἀνδρῶν ἓν θεῶν γένος· ἐκ μιᾶς δὲ πνέομεν μητρὸς ἀμφότεροι.

La plus grande révolution qui s'eſt faite dans les idées des hommes, fut lorsque des Philoſophes leur apprirent, d'une façon inconteſtable, que ce globe n'étoit qu'une Planete, comme tant d'autres; que cette choſe importante étoit un rien, & l'univers infini. Si cette découverte s'étoit

faite dans des ſiecles où l'organe moral avoit encore un peu de ſa vigueur primitive, il y a de l'apparence qu'elle auroit changé totalement la forme de la ſociété; mais tombant dans des ſiecles où cet organe étoit terni, l'Intelligence fit entrevoir un Dieu trop peu conforme à ceux qu'on adoroit, pour qu'on y pût plier facilement les idées qu'on s'étoit faites de la Religion.

Il paroît que Pythagore & ſa ſecte ſacrée avoient réellement en vue une pareille réforme. Ayant acquis des idées juſtes & vraies de la Cosmologie, & par conſéquent du

néant de notre globe vis-à-vis de l'infinité de l'univers phyſique, ils eurent de tout autres idées de Dieu. Ils tenterent une modification de la ſociété, dont la baſe ſeroit, non la perfection de l'organe de la vue, ni de celui de l'ouïe, ni de celui du tact, mais celle de l'organe moral. Si l'on fait attention à leur ὁμοιωσις τῷ Θεῷ κατὰ τὸ δυνατὸν, à leurs ἀρεταὶ θεωρητικαὶ καὶ καθαρτικαὶ, à leur μετριοπάθεια à leur λύσις ἀπὸ τοῦ σώματος, à leur ζωὴ τῆς ψυχῆς καθ' ἑαυτὴν, on ſera convaincu, que leur ſyſtême étoit fondé ſur la plus grande partie des vérités que j'ai tâché de vous prouver dans cette lettre.

Vous ſavez le réſultat de leur Philoſophie, & que la premiere école de Pythagore donna l'exemple, unique au monde, d'une ſociété d'Etres ſupérieurs, où la vertu fut néceſſaire, le vice impoſſible, & les talents proportionnés à l'élevation d'ame de ces individus prodigieux.

Mais retournons encore à la contemplation de la ſociété, ou plutôt à celle de ſa modification actuelle, & tâchons de développer en peu de mots la nature de cette modification, de montrer ſes imperfections, & de voir s'il lui reſte encore des moyens pour y remédier.

La nature de la force attractive de l'homme, a fait naître une ſociété, laquelle auroit pu reſter générale, ſans une certaine amplification de ſes connoiſſances, qui a empêché les individus de demeurer à peu près égaux.

Les hommes ſont liés naturellement entr'eux, à proportion de la quantité d'idées acquiſes qu'ils auront communes: par conſéquent, auſſi-tôt que les ſignes communicatifs naturels ſe développerent, un homme, par les mêmes aliments, par la même éducation, par une converſation journaliere, avoit plus d'idées en commun avec ceux de ſa famil-

famille qu'avec tout autre. Le total des hommes ſe diviſa en familles, ou en parties, & ces parties devinrent hétérogenes, à meſure que les langues & le peu de connoiſſances ſe perfectionnerent. Mais auſſitôt que ces connoiſſances arriverent à un point qu'elles purent produire des effets généraux, le beſoin des hommes lia de nouveau pluſieurs parties ou pluſieurs ſociétés particulieres enſemble. Mais la ſociété primitive générale avoit été compoſée d'individus égaux, ou peu s'en faut, tandis que ces ſociétés particulieres, nées après une certaine culture de l'eſprit, étoient

extrêmement hétérogenes: ce qui cauſa infailliblement du déſordre. Pour le prévenir autant qu'il étoit poſſible, on imagina des Gouvernements, & on donna de la conſiſtence & des limites à ces ſociétés.

Tout eſt imitation chez les hommes; & pour conſtruire leurs Gouvernements, ils prirent celui de l'univers pour modele: ſuivant les opinions qu'ils en avoient, ils s'imaginoient que l'univers étoit gouverné deſpotiquement; ce qui étoit impoſſible.

Lorsque Dieu créa A, il fut le deſpote de A; lorsqu'il créa B, il fut le deſpote de B; mais lorsqu'il a fait coëxiſter

A & B, il en eſt réſulté des rapports, d'où dérivent des loix que Dieu ne ſauroit changer ſans anéantir ou A ou B, ou tous les deux enſemble. Ainſi l'univers eſt gouverné par des loix, qui dérivent de la nature que Dieu a voulu donner aux différentes parties qui le compoſent.

En ſuivant ce modele, une ſociété, ou plutôt le total des actions d'un certain nombre d'hommes, auroit dû être gouverné par des loix dérivées des rapports que ces hommes ont entr'eux; & comme les hommes étoient à peu près égaux dans la nature, leurs rapports l'auroient été

de-même, & on n'auroit pas vu ces événements monſtrueux, ces cataſtrophes ſi diſproportionnées à la nature de l'homme ; on n'auroit pas vu Cajus Marius aſſis ſur les ruïnes de Carthage.

Si l'on conſidere l'étrange diſproportion qu'il y a maintenant entre les individus qui compoſent la ſociété : ſi l'on conſidere la néceſſité abſolue où le légiſlateur ſe trouve d'infliger les mêmes peines & de demander les mêmes actions au riche, au pauvre, au ſavant, à l'ignorant, au fort & au foible, de devoir ſe fier également ſur la bravoure de tous ſes ſoldats, & ſur la fi-

délité de tous ſes citoyens, enfin de n'avoir pour garant que le rapport de chaque individu à Dieu, rapport qui differe dans chaque individu; on ſera convaincu de l'imperfection extrême de la modification actuelle de la ſociété. Il faudroit donc l'un des deux, ou qu'on rendît les individus plus égaux par une éducation publique, ce qui eſt très difficile; ou qu'on trouvât un moyen de connoître mieux la nature de chaque individu & ſes rapports. Pour connoître mieux les individus & leurs rapports, il n'y a que deux moyens: le premier, qui eſt très imparfait, conſiſte à di-

minuer le nombre des individus, en introduiſant l'eſclavage : le ſecond conſiſte à faire en ſorte que les individus s'indiquent eux-mêmes, c'eſt-à-dire, que tout Citoyen ſe faſſe voir tel qu'il eſt, & que, vis-à-vis de la ſociété, le riche ne paroiſſe pas pauvre par avarice, ni l'homme à talents inhabile par indolence. Le ſeul reſſort que le Gouvernement pourroit employer pour produire un tel effet, ſeroit l'amour de la Patrie.

Une grande partie des imperfections de la modification actuelle de la ſociété, dérive de la différence du but de la Religion & de celui de la

Vertu civile : l'un vise au bonheur éternel & permanent de chaque individu, l'autre au bonheur temporel de la société.

On a essayé de mêler la Religion & la Vertu civile ensemble : ce qui est impossible. Les Rois Asiatiques, le Vieux de la montagne, les Papes, ont tâché de diriger ces deux principes vers leurs personnes, c'est-à-dire, qu'ils représenterent en quelque façon la société & l'Etre suprême : ils furent Prince & Dieu.

Mais ce qui est fort singulier, c'est qu'on ne trouve nulle part dans l'histoire, qu'aucun législateur ait tenté

l'identification totale de l'idée de la Divinité & de celle de la Patrie.

Je ne saurois finir cette partie de ma lettre, sans dire un mot encore du mal le plus dangereux qui attaque la société d'à présent, & qui, pour ainsi dire, est plus particulier à notre siecle, qu'à tout autre.

Il n'y a rien au monde de plus respectable que des Théologiens & des Philosophes, tels qu'on en voit encore de nos jours. Mais, d'un côté, de soi-disant Orthodoxes, dont la roideur, l'entêtement, la stupidité, le peu de lumieres & l'ambition outrée, leur

ſont prétendre que tous les hommes devroient penſer & comprendre comme eux, & qui ne réfléchiſſent pas, que s'il y avoit des preuves contre la Religion Chrétienne, la plus forte, ſans doute, ſeroit celle, que la parole de Dieu auroit beſoin de leur interprétation, ou qu'elle ſeroit ſuſceptible d'interprétations infinies: & d'un autre côté, ces eſſains de ſoi-diſant Philoſophes, auſſi vains & auſſi peu éclairés que ces Orthodoxes, qui, à force de déréglements, de vices, ou de ſophiſmes, ont fait taire leur organe moral pour un temps, qui prêchent l'irréligion &

l'athéiſme avec plus de zele encore que les autres leur prétendue orthodoxie, qui voudroient convertir tous les hommes, afin que perſonne ne leur fît entrevoir un Dieu tout-préſent qu'ils redoutent, ou ne les fît reſſouvenir d'un organe qui reſte après cette vie, & qui incommodera ſûrement à meſure qu'on l'aura négligé, & à meſure qu'il deviendra plus fortement ſuſceptible de ſenſations agréables ou mauvaiſes : ces ſoi-diſant Orthodoxes, & ces prétendus Philoſophes, dis-je, ſont deux eſpeces nuiſibles, qui ſe font une guerre cruelle. Si cette guerre encore étoit de nature

à pouvoir durer toujours, le mal du moins ne ſauroit empirer; mais comme celui qui pourra rendre ſon adverſaire ridicule, aura beaucoup d'avantage dans notre ſiecle ſur celui qui ne ſauroit que le noircir, il s'enſuit, que la derniere de ces deux eſpeces aura probablement le deſſus: ce qui offre l'aſpect hideux & triſte d'un aſſemblage d'hommes, où il n'y aura plus ni mœurs ni religion du tout, à moins qu'on ne parvienne, d'un côté, à purifier l'Egliſe de ces têtes dures, en n'admettant à la Prêtriſe que des hommes éclairés, & rendus humains & dignes de leur or-

dre, par une éducation réfléchie; & que, de l'autre, on ne parvienne à rendre les vérités Philoſophiques ſi palpables, & ſi populaires, que les miſérables ſophiſmes de ceux de la ſeconde eſpece ne perſuadent plus même des enfants.

Mais il eſt temps de paſſer maintenant à quelque peu de réflexions encore ſur les connoiſſances humaines.

J'ai montré plus haut, que la faculté de communiquer ſes idées à d'autres êtres homogenes étoit adhérente à la nature de la compoſition actuelle de l'homme. Je ſai bien que les mots n'ont plus cette

propriété primitive d'être les purs effets des idées premieres des objets. La différence des organes chez les différentes nations, a dû néceſſairement occaſionner quelque différence de Dialecte ; mais, dans le commencement, ces différences n'étoient pas aſſez grandes pour qu'on ne s'entendît point du tout. Dans la ſuite des temps la langue étant cultivée différemment dans les différentes familles, & chez des peuples éloignés les uns des autres, les mots devinrent naturellement des ſignes repréſentatifs ; & lorsque ces ſignes repréſentatifs furent devenus ſi diſſembla-

bles, & ſi peu conformes aux ſignes primitifs, qu'il étoit impoſſible de ſe faire entendre, on eut recours à l'imitation des objets, pour ſervir d'interprete & de premiere écriture. Cette imitation groſſiere fut inſenſiblement ſuivie des figures ſymboliques; & enfin l'inégalité des cordes & des tuyaux qui compoſoient les inſtruments groſſiers de muſique, fit naître l'idée de repréſenter les ſons par des traits, afin de faire reproduire ces ſons à l'organe de la voix du lecteur.

La prémiere écriture fut l'imitation des objets, la ſeconde le repréſentatif de l'ob-

jet, la troiſieme la repréſentation du ſigne attaché à l'idée de l'objet.

L'idée de meſure eſt peut-être la premiere de toutes nos idées, & antérieure même à la naiſſance, puisqu'il paroît que nous la devons uniquement à la ſenſation des ondulations ſucceſſives du ſang dans le voiſinage de l'oreille.

On a conſidéré la parole primitive, en qualité de ſon, comme le véhicule des idées; enſuite on allia l'idée de meſure avec celle du ſon, ce qui produiſit celle d'harmonie; & enfin, avec l'idée du ſon, en qualité de véhicule des idées, & même aux geſtes, ce qui

produiſit le pathétique, & fit naître la muſique vocale, la verſification, une partie de la rhétorique, & la danſe: & là-deſſus j'ai trois réflexions à faire.

La premiere, que la liaiſon de ces idées hétérogenes, opérée par l'intelligence, eſt de la plus haute antiquité, & bien antérieure à tout ce qu'on appelle ſcience.

La ſeconde, que l'alliage de ces idées donna déjà à l'homme une connoiſſance ſourde de la beauté, & d'un groſſier ſublime; ce qu'on voit dans le ſtyle des premieres productions des Peuples, & dans celui des ſtatues de Dédale, qui avoit

avoit quelque chose de divin malgré leur grossiereté.

La troisieme, que la parole primitive, considérée comme son, &, dans cette qualité, pliée, changée, ou embellie par la mesure & par l'harmonie ou mélodie, dut perdre en peu de temps ce caractere original, effet immédiat de l'idée qu'elle représente : & voilà la raison de la difficulté qui se présenteroit, lorsque par la musique on voudroit tenter la recherche de la langue primitive & réelle des hommes.

Pour les autres arts qui dérivent du génie imitatif de l'homme, & dont la perfec-

tion eſt fondée ſur une propriété ſinguliere de l'ame, on en a donné une légere idée dans un ouvrage ſur la ſculpture, qui a paru depuis peu.

La ſcience ou les connoiſſances de l'homme conſiſtent dans les idées acquiſes par le moyen des ſens, & dans celles des rapports qui ſe trouvent entre ces idées. Les premieres ſont iſolées, & repréſentent des objets iſolés : les autres dérivent de la coëxiſtence d'un certain nombre des premieres, que la faculté intuitive pourra embraſſer à la fois. La totalité des connoiſſances, ou de la ſcience en général, eſt donc compoſée

du nombre des idées acquiſes, & de celui des idées de rapport.

Si l'homme avoit des idées de tous les objets qui compoſent l'univers phyſique ou ſenſible, il ne ſeroit pas ſavant; à moins qu'on ne lui ſuppoſe un certain nombre d'idées de rapport, ſemblables, ou analogues aux rapports qui ſe trouvent réellement entre les choſes.

Si l'homme avoit les idées de tous les rapports, & de toutes les combinaiſons de ces objets, il reſſembleroit à Dieu, pour ce qui regarde la ſcience, & pour ce qui regarde l'état de l'univers, autant

que nous le connoiſſons, & ſa ſcience ſeroit parfaite.

La grandeur des connoiſſances humaines en général, ou plutôt l'état de l'eſprit humain, ſe meſurera donc par la quantité des idées primitives acquiſes par les organes, multipliée par la quantité des idées de rapport: mais comme la perfection de la ſcience, ou des connoiſſances, eſt encore en raiſon de la grandeur de la quantité des idées de rapport, vis-à-vis de celle de la quantité des idées acquiſes, il s'enſuit, que la perfection de l'eſprit humain dans un ſiecle, eſt à la perfection de celui dans un autre

ſiecle, comme le produit des idées acquiſes multiplié par les idées de rapports, & comme la quantité de ces dernieres vis-à-vis des premieres.

La ſcience de l'homme, qui n'eſt proprement qu'une, a formé, par la ſuite des temps, des branches innombrables, à meſure que la faculté intuitive a trouvé de certaines maſſes d'objets homogenes, ou homologues, dont la coëxiſtence idéale étoit la plus facile à exécuter, ou dont les rapports reſpectifs étoient moins éloignés, qu'entre des objets plus hétérogenes.

Par exemple, la contemplation des arbres & des plantes

a fait naître la Botanie; celle des aſtres fit naître l'Aſtronomie; & quoique dans la nature il y ait néceſſairement des rapports déterminés & parfaits entre les aſtres & les plantes, ces rapports parurent ſi prodigieuſement éloignés, & notre faculté intuitive trouva une difficulté ſi inſurmontable à faire coëxiſter les idées de ces différents objets, qu'on fut obligé de faire de l'Aſtronomie & de la Botanie deux ſciences différentes.

Anciennement pluſieurs ſciences & arts, qui maintenant ſe fondent enſemble avec beaucoup de facilité, étoient tellement limitées, & on

trouvoit leur liaiſon avec d'autres ſciences ſi abſurde, que chez les Egyptiens une ſcience, ou un art, étoit affecté à une famille, & héréditaire par les loix.

Dans la ſuite des temps, on penſa à l'application d'une ſcience à une autre ſcience voiſine. Démocrite, Hippocrate, Platon, Archimede & d'autres le tenterent avec ſuccès; mais il y eut principalement deux raiſons qui les empêcherent d'atteindre aux grandes vérités de nos jours, que nous devons pourtant aux mêmes manœuvres: l'une, que la Géométrie & l'Arithmétique étoient encore dans l'en-

ſance; & l'autre, dont je parlerai tantôt.

La Géométrie & l'Arithmétique pure ſont les ſeules branches des connoiſſances humaines où la ſcience ſoit parfaite, puiſque les objets de ces ſciences ſont tous de notre création; puiſque, par conſéquent, l'objet & l'idée de l'objet ne ſont qu'une ſeule & même choſe; puiſqu'enfin chaque nouvelle idée eſt une idée de rapport parfait & déterminé.

Ce ſeroit ici l'endroit de vous parler des loix motrices des connoiſſances humaines; mais comme je me propoſe de traiter ce ſujet d'une façon un peu

peu plus détaillée ailleurs, je ne ferai ici que peu de réflexions encore.

La ſcience de l'homme, ou bien l'eſprit humain, paroît ſe mouvoir autour de la perfection, comme les Cometes autour du Soleil, en décrivant des courbes fort excentriques: elle a de-même ſes périhélies, & ſes aphélies; mais nous ne connoiſſons bien, par l'hiſtoire, qu'à peu près une révolution & demi, c'eſt-à-dire, deux périhélies & l'aphélie qui les ſépare.

Je remarque, que, dans chaque périhélie, a régné un eſprit général, qui a répandu ſon ton, ou ſa couleur, ſur

toutes les ſciences & tous les arts, ou ſur toutes les branches de la connoiſſance humaine.

Dans notre périhélie, cet eſprit général pourroit ſe définir par eſprit de Géométrie, ou ſymmétrique; dans le périhélie des Grecs, par l'eſprit moral ou de ſentiment; & ſi je conſidere le ſtyle des arts chez les Egyptiens & les anciens Hétruſques, je m'apperçois bientôt que l'eſprit général du périhélie précédent fut celui du merveilleux.

Ce ton univerſel n'eſt pas également favorable, dans chaque périhélie, à toutes les

branches des connoiſſances humaines. Jettez un rayon de lumiere rouge ſur différentes couleurs, il embellira le rouge; mais les autres couleurs ſeront ſalies, ternies, ou plus ou moins changées.

Dans notre périhélie, il eſt évident que les ſciences ſeront parfaites, à meſure de leur degré d'applicabilité à la Géométrie ou à l'Arithmétique. Comparez une ligne à un rayon de lumiere, à un levier, un nombre à une poſſeſſion, ou tous les deux au mouvement & à la durée; l'Optique, la Méchanique, l'Oeconomie, l'Aſtronomie ſe perfectionnent: mais la Morale,

la Politique, & les Beaux Arts, ces tendres fleurs, jadis ſi fraiches & ſi brillantes dans le ſol d'Athenes, ſe fanent & ſe deſſechent dans nos arides climats, malgré la culture la plus ſavante & la plus ſoignée.

Dans le périhélie des Grecs, ou de l'eſprit moral ou de ſentiment, les idées de l'amour, de la reconnoiſſance, de l'ingratitude, de la haine, de la vengeance, de la jalouſie, étoient des idées de rapport presque auſſi claires, & auſſi parfaites & déterminées, que celles d'un triangle & d'un cercle : mais appliquez comme eux l'amour à l'attraction, l'horreur du vuide à l'é-

lasticité, la pareſſe à l'inertie, & voyez où la phyſique ſera réduite (*).

(*) Ceux qui ont étudié & médité l'Art de la Guerre, & ſur-tout la Tactique, peuvent comparer l'état de cette ſcience dans nos ſiecles, à celui de cette même ſcience dans les ſiecles des Grecs: ils verront avec ſurpriſe, combien ce ton univerſel dans chaque périhélie a influé ſur cette ſcience, & que toute la Tactique des Anciens n'a véritablement pour baſe que l'état moral de l'individu; tandis que chez nous le fondement de cette ſcience conſiſte proprement dans l'application de l'idée d'une figure Géométrique, ou de celle d'une maſſe à un certain nombre d'individus qui peuvent agir d'une façon donnée. Les modernes qui ont écrit ſur les batailles les plus célebres des Grecs & des Romains, n'ont pas fait cette réflexion, à ce qu'il me ſemble; &

Pour cet esprit du merveilleux dans le premier périhélie, je n'aurai pas besoin de remarquer les effets de son influence sur les connoissances humaines; mais quelques arts y gagnerent un sublime grossier, qui n'est proprement que la coagulation d'un certain nombre d'idées ou disparates, ou fort éloignées les unes des autres.

La force de ce ton universel dans chaque périhélie est évidente, par les travaux infruc-

---

ils cherchent à Leuctres, à Cannes & à Pharsale, je ne dis pas plus d'art, mais beaucoup plus de Géométrie qu'il n'y en eut.

tueux de ces hommes ſinguliers, qui naiſſent de temps en temps dans un périhélie où ils paroiſſent étrangers. Démocrite & Hippocrate avoient le même but que nous ayons, en voulant bâtir une Philoſophie ſur des expériences exactes; Archimede appliqua déjà ſon admirable Géométrie à la Méchanique: mais ni l'un ni l'autre ne pouvoit rien contre l'empire de cet eſprit univerſel.

De ce que j'ai dit il s'enſuit, que le degré de perfection dans nos connoiſſances n'augmente pas ſeulement à meſure de l'augmentation des idées premieres acquiſes &

iſolées, mais ſur-tout en raiſon de l'accroiſſement de la quantité des idées de rapport.

Nous avons vu, que dans chaque périhélie il y avoit une ſcience favorite, plus analogue à l'eſprit général que les autres ſciences, & qui ſe perfectionnoit au plus haut point. Cette ſcience ſi épurée & ſi embellie fut appliquée à toutes les autres, ſans égard ſi elle y étoit applicable ou non : ce qui produiſit une quantité prodigieuſe de nouvelles idées, fauſſes & diſparates à meſure de l'abſurdité de l'application, & toujours presque ſi éloignées les unes

des autres, que la faculté intuitive ne ſavoit les comparer. C'eſt alors que la quantité des idées premieres & iſolées augmente à la vérité; mais celle des idées de rapport diminue à proportion, ce qui établit le faux : mais l'homme, qui aime naturellement le vrai, hait à la fin le faux; ce qui le dégoute de tout, & le mene par la frivolité dans l'indolence, qui l'empêche de déterrer de nouveau la vérité ſi terriblement offusquée par la prodigieuſe quantité d'idées inutiles.

C'eſt ici que je devrois vous mener à la ſource obſcure & écartée de cet eſprit univer-

ſel, dans chaque périhélie : mais comme, après tant de patience de votre part, je n'oſe vous déſobliger par le tableau dégoûtant de nos triſtes aphélies, je finirai ma lettre, en raſſemblant encore celles des vérités qu'elle contient, qui nous intéreſſent le plus.

L'ame humaine eſt une eſſence éternelle & indeſtructible. Elle a Dieu pour auteur. Jointe à des organes quelconques, elle a des idées des faces de l'univers qui ſont analogues à ces organes. Elle a une faculté intuitive & intelligente, par laquelle elle compare toutes les idées

qu'elle reçoit, pourvu qu'elles ne ſoient pas trop éloignées. Elle a un principe d'activité, qu'on appelle velléité, qui ne paroît pas avoir des bornes ; mais l'intenſité des actions qui en émanent eſt proportionnée à la vigueur de ſes organes, vis-à-vis des choſes qui ſont hors d'elle. Ces organes la quittant, elle perd toute idée des faces de l'univers qui étoient tournées de leur côté. Il paroît probable qu'elle eſt déjà actuellement attachée à pluſieurs organes, qui la ſerviront mieux dans la ſuite.

L'organe moral, pour lequel elle-même eſt un objet

de contemplation, ne ſauroit la quitter. L'organe de l'intellect, ou la faculté qui contemple & compare, regarde toutes les faces poſſibles de l'univers, & paroît par conſéquent également adhérent à l'ame. Elle a un deſir inſatiable, plutôt pour voir, que pour connoître. Elle eſt faite pour contempler, & pour jouïr. Elle ne paroît pas faite pour ſavoir. Il y a grande apparence qu'elle paſſera l'éternité dans la contemplation ſucceſſive de l'infinité des faces différentes de l'univers. Vis-à-vis de quelque face qu'elle ſe trouve, elle portera toujours dans ſoi le Para-

dis, ou les Enfers; & elle n'en a point d'autre ni à eſpérer, ni à craindre. Son organe moral lui tiendra lieu d'un juge ſévere. Ce Paradis, ou ces Enfers, ne ſont ni punitions ni récompenſes: ce ſont les ſuites néceſſaires de la conſtitution de l'individu. La légiſlation doit récompenſer & punir, pour rectifier ſucceſſivement les imperfections de ſon ouvrage; mais Dieu ne corrige pas l'univers. Les crimes réſultent d'une modification des membres de la ſociété, contradictoire à la modification actuelle de la ſociété. Les crimes peuvent

être les effets du vice. Le vice n'eſt vice, que relativement au vicieux. Vis-à-vis de Dieu il ne ſauroit y avoir des vices, ni des crimes. Cette aſſertion vous paroît dure au premier abord; & c'eſt ce qui m'oblige à l'éclaircir en peu de mots.

Nous appellons exiſtant, ce dont nous, compoſés de la façon que nous le ſommes actuellement, pourrons avoir des ſenſations directes.

Nous appellons poſſible, le non-exiſtant, dont l'exiſtence n'impliqueroit aucune contradiction, mais dont, comme non-exiſtant pour nous, nous

ne saurions avoir aucune sensation dans l'état où nous sommes.

On ne considere pas, que tout l'existant & tout le possible ensemble constituent l'univers; que l'existant & le possible dérivent également des rapports infinis qui se trouvent entre les choses qui composent l'univers ; que par conséquent l'existant & le possible ne sont qu'une seule & même chose devant Dieu.

On ne considere pas, que le possible existant, n'est existant pour nous que relativement à nous, & que, vis-à-vis de l'univers & de Dieu, cet existant n'est que possible,

ou plutôt, que tout poſſible eſt exiſtant.

Dieu a créé des êtres actifs, libres, dont la velléité paroît infinie, mais dont la liberté active eſt proportionnée à leurs rapports avec les choſes hors d'eux. Ces rapports ſont infinis en nombre; d'où réſulte une infinité de modifications différentes poſſibles de la velléité, & des actions des hommes. La liberté active de l'homme peut agir dans toute la ſphere de ſon activité; mais quelque rayon de cette ſphere qu'elle réaliſe, ou qu'elle veuille rendre exiſtant, il n'eſt ſeul exiſtant de tous les rayons poſſibles, que pour l'homme;

me ; tandis qu'il eſt également ou exiſtant ou poſſible avec tous les autres rayons de cette ſphere, vis-à-vis de Dieu & de l'Univers.

L'exiſtence des êtres actifs & libres eſt le reſſort & la vie de l'univers : & ſuppoſons que tous ces êtres fuſſent ce qu'on appelle vicieux, cela ne feroit aucun changement dans le tout, puisque la ſphere de leur activité eſt bornée par leurs rapports réciproques ; & par conſéquent aucun individu ne ſauroit parvenir à changer ou à détruire l'eſſence d'aucun autre individu. Suppoſons tous ces êtres vertueux, cela ne feroit aucun change-

ment au tout, parce qu'aucun ne ſauroit parvenir à amplifier l'eſſence d'un autre.

Je conclus de tout ceci, que proprement il n'y a point de vices, ni par conſéquent de crimes, devant Dieu. Mais il importe infiniment à l'individu, ſi dans ſa ſphere, laquelle probablement s'élargira pendant toute l'éternité, ſon activité prend ſa direction vers l'Etre ſuprême, & vers l'ordre, qu'il connoît par la conſcience, ou ſi elle s'en éloigne de ſiecle en ſiecle, tandis que cet organe, cette conſcience, ne devient plus ſenſible & plus actif que pour lui faire appercevoir d'autant plus

vivement la distance immense qui le sépare de son bonheur.

L'homme qu'on appelle vicieux, est & sera moins heureux & moins parfait, par une suite nécessaire de la coëxistence des choses. L'homme qu'on appelle vertueux, est & sera nécessairement plus heureux & plus parfait, par la même raison. Nous n'aurions eu aucune idée du vice, ni par conséquent du crime, si l'homme ne se fût avisé de se rendre presque tout physique, par ce prétendu agrandissement de son être. Mais, dira-t-on, sans cet agrandissement d'être apparent & factice il n'y auroit pas eu des arts ! Je l'a-

voue: mais l'homme a-t-il beſoin des arts? Mais quel nombre prodigieux d'idées ne doit-il pas aux arts & aux ſciences! Je l'avoue encore : mais croyez-vous que toutes ces intelligences n'auroient pas raffiné ſur l'amour, ſur l'amitié, ſur leur rapport à l'Etre ſuprême ? Croyez-vous qu'ils n'auroient pas fait autant de découvertes dans la face morale de l'univers, que nous en avons fait dans la face viſible ou ſonore? Ne vaudroit-il pas mieux, ô Sybarites, d'avoir négligé la face tangible qu'habite la douleur? Heureux encore que la douleur ne tienne pas à la face viſible, dans la-

quelle nous avons fait nos plus grandes extravagances : alors la vie paroîtroit un ſupplice. Mais je ſens que je donne un peu trop dans le ſtyle de Juvenal : je m'en repens. Je crains de traiter l'homme avec un peu d'injuſtice. A la foible lueur de l'étoile du matin, l'œil s'apperçoit à peine des objets près de lui; mais lorsque le ſoleil paroît, l'univers viſible ſe dévoile. Peut-être le véhicule des ſenſations des eſſences morales aura de-même plus d'énergie après le crépuſcule de cette vie; ou bien, peut-être les organes de la conſcience & du cœur ne ſauroient ſe déployer ſous no-

tre enveloppe groſſiere : ce ſont les ailes encore informes, cachées ſous la peau de la nymphe.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéiſſant Serviteur.

Ce 9 de Janvier 1772.

TRADUCTION

Des paſſages Grecs & Latins qui ſe trouvent dans ce Livre.

Pag. 3. *Libellum exhibeo, &c.* Le petit Livre que je préſente au Public n'eſt pas de ceux qui ſont les plus faciles à comprendre, & demande non ſeulement du génie dans le Lecteur, mais encore une attention extrême, jointe à un deſir ardent de connoître les origines des choſes.

Pag. 15. *Inter hominem, &c.* La principale différence entre l'homme & la brute, eſt, que celle-ci s'accommode uniquement aux choſes actuelles & préſentes par l'inſtigation des ſens, ayant une ſenſation très foible du paſſé & du futur.

Pag. 34. Τὶ πεθ' ὁ Προμηθεὺς, &c. Par quelle raiſon Prométhée,

qui, à ce qu'on prétend, a formé les hommes & tous les animaux, a-t-il donné aux brutes, à chaque eſpece, un ſeul caractere moral?

Pag. 78. Πάντα δὲ τὰ ἀνομοιομερῆ, &c. Toutes les choſes hétérogenes & diſſemblables ſont compoſées de parties homogenes & ſemblables.

Pag. 93. Θεὸν νόμιζε καὶ σέβε, &c. Croyez & vénérez un Dieu; mais ne le cherchez pas: car vous ne feriez autre choſe que chercher.

Pag. 116. Διαλεγομένε δὲ αὐτῇ, &c. Lorsqu'il déclamoit à Rome, tout étoit rempli du deſir de l'entendre; & ſes diſcours n'étoient pas ſans agréments pour ceux-mêmes auxquels la langue Grecque étoit étrangere.

Là-même. Ἦλθε τὴν Ρώμην, &c. Il étoit tellement couru à Rome, qu'il inſpira le deſir de l'enten-

dre à ceux-là même qui n'étoient pas accoutumés à la langue Grecque.

Pag. 148. ἕως ἂν χρισεις, &c. C'eſt ainſi que nos jugements ſur nos propres actions, ſi la raiſon & la Philoſophie ne leur ont donné de la vigueur & de la ſtabilité, s'alterent & prennent facilement le change au moindre éloge ou au moindre blâme du vulgaire, détruiſant même les motifs qui nous ont fait agir. — Car le repentir rend ſouvent les belles actions-mêmes honteuſes.

Pag. 156. Ὁ δὲ νόμος τύραννος, &c. La loi, ce Tyran des hommes, fait beaucoup de violences à la nature.

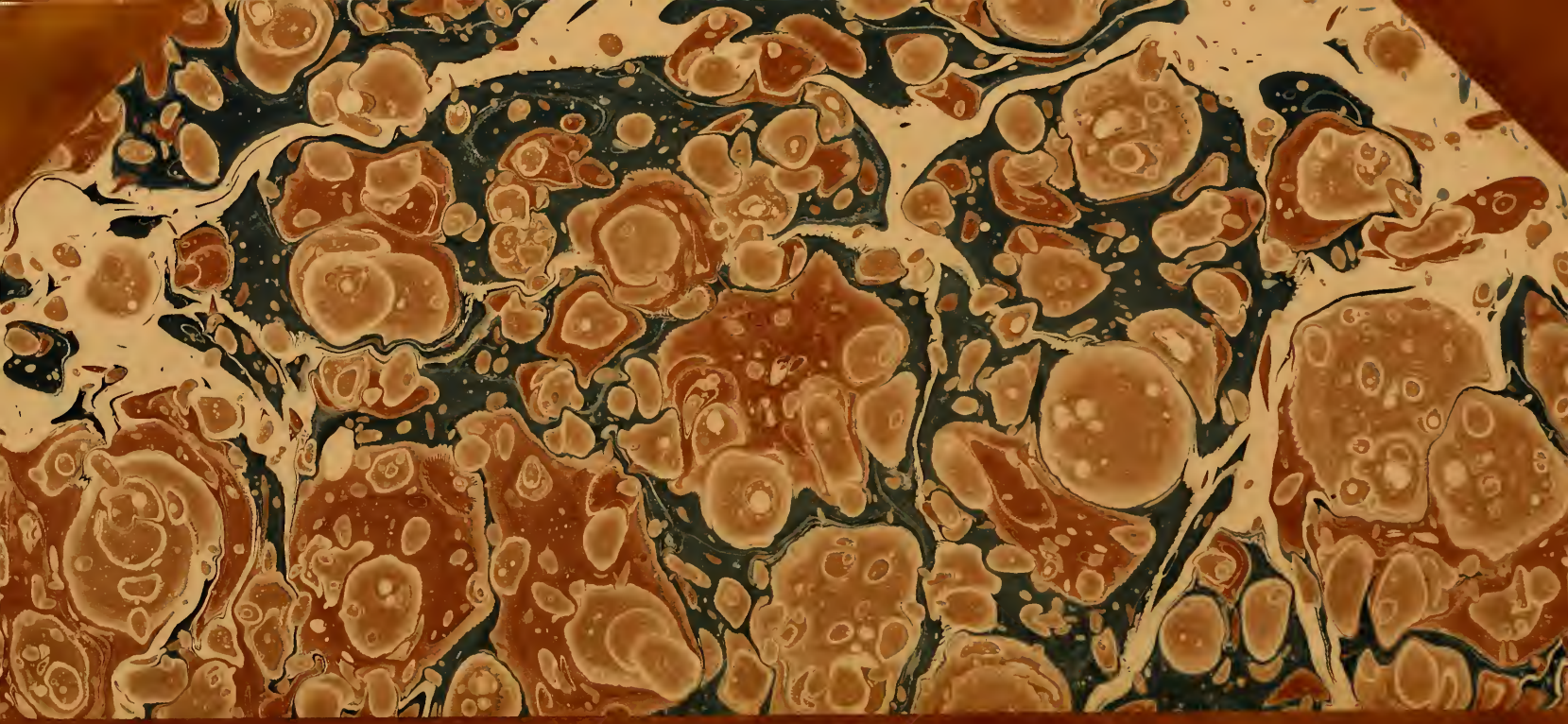
Pag. 180. O *quam contempta*, &c. Oh que l'homme eſt mépriſable, s'il ne s'éleve au-deſſus des choſes humaines.

Pag. 188. Ἓν ἀνδρῶν ἐν θεῶν γένος, &c. La race des hommes & des Dieux eſt la même ; car nous ſortons tous les deux d'une ſeule mere.

Pag. 190. Ὁμοιωσις τῷ Θεῷ κατὰ, &c. La reſſemblance avec la Divinité autant que poſſible.

Là-même. ἀρεταὶ θεωρητικαὶ καὶ, &c. Les vertus théorétiques & purifiantes.

Là-même. μετριοπάθεια. La faculté d'être affecté modérément par tout ce qui arrive.

Là-même. λύσις ἀπὸ τοῦ σώματος, La ſéparation d'avec le corps.

Là-même. ζωὴ τῆς ψυχῆς καθ' ἑαυτὴν, La vie de l'ame dans elle-même.